

DIALOGUE

ENTRE

UN CURÉ DE LA CAMPAGNE

ET

SON PAROISSIEN:

*Sur le serment de la liberté & de l'égalité,
exigé des Prêtres par le Directoire du Département du Mont-terrible.*



BIBL. CANT. JUR.	
19 85	
COTE	S 46 132
CDU	

Amweg 1483

A T U R I N.

1793.

S 46
32



*Videte , ne quis vos decipiat per philosophiam ,
Et inanem fallaciam , secundum traditionem hominum ,
Secundum elementa mundi , & non secundum Christum .*

Paulus ad Colossenses cap. 2 , v. 8 .

AVIS AU LECTEUR.

Ce petit ouvrage , fait pour rester dans l'obscurité & non pour paroître au grand jour , réclame , ainsi que son rédacteur , votre indulgence. Son stile peu correct & ses répétitions , paroissent à la vérité être de nature à lui attirer le mépris d'un censeur rigide & sévère ; mais si celui-ci daigne entrer dans mes vues , j'ose me flatter qu'il en portera un jugement beaucoup plus favorable.

Obligé de quitter ma paroisse , à cause du refus que j'ai fait de prêter un serment contraire à ma conscience , (le serment de la liberté & de l'égalité,) j'ai cru ne pouvoir me dispenser de justifier ma retraite aux yeux de mes Paroissiens. Dans mon exil une voix secrète me dit , qu'il est de mon devoir d'avertir ces bonnes gens du danger qu'ils couroient d'être entraînés dans le schisme & l'hérésie , & en conséquence de les exhorter à se tenir sur leur garde pour ne point tomber dans la séduction. J'ai eu , à ce sujet , un dialogue avec Benoît , mon paroissien , dans lequel je lui ai donné des preuves convaincantes du malheur qui les menaçoit , ainsi que des moyens de les éviter , avec instances réitérées de les faire connoître dans sa Communauté ; mais la mémoire ne permettant point à Benoît d'en faire le rapport fidèle , bientôt je fus vivement sollicité par un grand nombre de mes Paroissiens & par plusieurs personnes recommandables pour leur zèle à travailler au salut des âmes , de faire imprimer le dit dialogue. Un Pasteur qui , au-

tant par justice que par charité, doit paître ses ouailles & les garantir des approches du loup ravissant, pouvoit-il s'y refuser? Tout m'annonçoit que non. J'ai donc consenti à son impression.

Je me suis servi d'expressions simples, pour me rendre intelligible à un peuple dont la langue familière n'est pas française; mais un grossier patois. Mon intention n'est point de flatter les oreilles par des termes étudiés & des expressions recherchées; mais de persuader les esprits & toucher les cœurs de ces honnêtes campagnards, qui aiment mieux cueillir les fruits d'un bon arbre que d'en admirer simplement les fleurs.

Si vous y trouvez des redites, souvenez-vous qu'un maître est obligé, à l'ennui, de faire souvent des répétitions à cette classe d'écoliers qui ont la conception dure.

Enfin, comme ce dialogue, une fois rendu public, ne peut manquer de tomber entre les mains de plusieurs savans, j'ai trouvé à propos de citer dans les notes les sources où j'ai puisé les vérités que j'y ai énoncées. Daignez donc, Lecteur éclairé, entrer dans les vues apostoliques, qui m'ont guidé à rédiger cet ouvrage.

Vous, mes chers Paroissiens & ames chéries, dont la direction m'a été confiée & à qui ce dialogue est principalement adressé, ayez soin de le lire avec attention & dans l'intention de vous instruire: vous y trouverez de puissans motifs pour vous affermir dans les vérités du salut & vous conserver dans les sentimens de vos pères, la religion catholique, apostolique & romaine.

DIALOGUE.

BENOIT, le paroissien. Enfin j'ai donc le bonheur de vous trouver, mon cher Curé! d'où vient que vous nous avez abandonné? votre conduite à notre égard est bien opposée à celle du bon pasteur, dont vous nous avez souvent parlé, qui courut après une brebis-égagée, pour la ramener dans le bercail; aujourd'hui c'est aux brebis de courir après leur Pasteur. Retournez donc à vos ouailles, qui par mon organe réclament avec instances votre présence.

LE CURÉ. Je ne vous ai point abandonné, je n'en eus même jamais la pensée. Un père ne veut & ne peut abandonner des enfans qu'il chérit. Je suis toujours avec vous de cœur & d'affection. Vous ne cessez d'être présens à mon esprit. Tous les jours je vous recommande à Dieu dans l'auguste sacrifice de la messe, & j'adresse mes foibles prières à celui qui a été témoin des larmes qui ont déjà coulé de mes yeux (1) sur votre malheureux sort.

BENOIT. Par-bleu vous nous avez bien abandonné, puisque vous avez quitté votre paroisse.

LE CURÉ. Si dans ce moment j'ai été obligé de fuir pour éviter la persécution, je suis seulement absent de corps. J'ai suivi les traces de Moïse, qui se retira sur la montagne pour délivrer, par ses prières, les Israélites des mains d'Amalech (2). J'ai imité l'exemple des Machabées & des Apôtres

(1) Psalmo 118, v. 136. (2) Exodi cap. 17.

même, qui souvent, dans des temps de persécution, se cachent, afin qu'au retour de la tranquillité, ils puissent ramener un peuple égaré, à l'observance de la loi (3). Si j'ai quitté ma paroisse, j'en ressens toute l'amertume, d'autant plus que c'est vous, mes enfans, qui m'avez quitté les premiers pour courir après des novateurs qui vous ont séduits, & qui vous précipiteront dans les enfers; c'est vous qui vous êtes éloignés de moi, en adoptant une doctrine en opposition avec celle de notre mère la sainte Eglise catholique, apostolique & romaine; c'est vous qui m'avez abandonné, en pratiquant des maximes contraires à l'Evangile que je vous ai prêché; enfin c'est vous qui m'avez chassé contre mon gré, en exigeant un serment que je ne saurois prêter sans blesser ma conscience.

BENOIT. Vous me dites des choses qui seroient allarmantes, si elles étoient vraies; mais j'ai de la peine à les croire. Quoi! nous adopter une doctrine en opposition avec celle de l'Eglise catholique? nous pratiquer des maximes contraires à l'Evangile? nous aimerions tous plutôt mourir. Ainsi expliquez-vous, comment l'entendez-vous?

LE CURÉ. J'entens que depuis votre réunion à la France, vous êtes obligés d'accepter une constitution condamnée par l'Eglise. J'entens que vous êtes en plein état de révolte; car vous êtes devenus rebelles à notre légitime Souverain, usurpateurs de son autorité princière, & parjures, pour avoir mis à l'écart le serment de fidélité

(3) S. Gryfostomus tract. super Psalmum 43.

que vous lui avez fait. Maximes certainement contraires à l'Evangile, qui enseigne, que toute créature doit être soumise à des puissances supérieures (4), non-seulement par la crainte des châtimens, mais par motif de conscience (5); que celui qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre établi par Dieu même (6), qui commande de payer le tribut à qui le tribut, le péage à qui le péage (7), & de rendre à César ce qui appartient à César (8). Or, au lieu de rendre à votre Prince ce que vous lui devez, vous lui enlevez ce qui lui appartient.

BENOIT. Comment, Mr. le Curé! ignorez-vous que les biens du Prince sont les biens de la Nation? Nous ne prenons que ce qui nous appartient.

LE CURÉ. Depuis quand les biens du Prince seroient-ils devenus les biens de la Nation? Apparemment depuis que les Français ont voulu légitimer leurs usurpations sous un prétexte inadmissible par son absurdité: que les biens domaniaux du Roi étoient des biens nationaux. Si tout homme qui a le sens commun, trouve une contradiction en ce que les biens de Pierre soient ceux de Paul, il n'est pas moins contradictoire que les biens du Prince soient ceux de la Nation. *Jamais une même chose peut être, & ne pas être à la fois* (9). Vous prétendez que vos possessions n'appartiennent point à votre voisin; ce principe est évident. De-là vous inférez, que l'on ne peut

(4) Ad Romanos cap. 13, v. 1.

(5) Eodem capite, v. 5. (6) Ibidem v. 2.

(7) Ibid. v. 7.

(8) Matthæi cap. 22, v. 21.

(9) Idem non potest simul esse & non esse.

vous en dépouiller qu'en violant le droit sacré de propriété. Cette conséquence est encore juste ; car le droit de propriété est un droit inhérent par la nature même à chaque individu de la Nation ; & moi j'infère, que le Prince doit à plus forte raison jouir du droit de propriété ; par conséquent que ses biens ne sont pas ceux de la Nation. Par quel droit appartiendroient-ils à la Nation ? Ne sont-ils pas des biens justement acquis par des contrats solennels dont il a des titres les plus authentiques ? des biens qui lui ont été légitimement transmis par les Princes ses prédécesseurs ? des biens dont il est en possession depuis nombre de siècles, sous la garantie & des loix & des Souverains de la terre ; cependant contre la loi, que la main de la nature a gravé dans votre cœur, *ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez point que l'on vous fit* (10), vous consentez qu'on envahisse les biens de votre Prince, & vous souffrez que des factieux, des pillards, *Rengguer* & ses complices, se les partagent sous vos yeux. Vous allez encore plus loin, non contents de dépouiller votre Souverain, vous lui refusez votre obéissance & votre soumission ; vous le méconnoissez, vous le renoncez. Vous avez l'impudence d'imiter l'exemple de ces perfides vassaux dont parle l'Evangile, qui envoyèrent une députation à leur Seigneur, pour lui annoncer qu'ils ne vouloient plus qu'il régnât sur eux (11).

BENOIT. Ne sommes-nous pas les maîtres de

renoncer à notre Prince ? les maîtres d'introduire la forme d'un gouvernement plus heureux ?

LE CURÉ. Des sujets maîtres ? Ces deux termes signifient une chimère qui ne peut exister dans l'univers. Étant sujets, vous n'êtes ni les maîtres de renoncer au Prince, ni les maîtres de changer le régime établi dans la Principauté. Il n'y a que des régicides, vos trois Commissaires de la Convention nationale, qui puissent vous faire naître des idées si scélérates. Nos pères ayant voulu se réunir en société, ont choisi le gouvernement sous lequel nous avons pris naissance. Ils ont voulu un Prince, qui les gouvernât d'après les loix sages du Saint Empire. Le Prince s'est engagé de garantir la sûreté, la liberté, les propriétés de ses sujets, & ceux-ci lui ont réciproquement juré fidélité, soumission, obéissance. Voilà un contrat revêtu de toutes les formalités requises, & sanctionné par la Divinité, laquelle en acceptant ces sermens mutuels, est devenue garante du gouvernement. Or si un contrat quelconque ne peut être annullé, que par le consentement libre des deux parties contractantes, & si une promesse subsiste dans toute sa force, tandis qu'elle n'aura été retractée que par une des parties, il s'ensuit que vous seuls n'êtes pas en droit d'anéantir le contrat fait entre nos ancêtres & les prédécesseurs de son Altesse actuelle ; je soutiens donc, que le Prince est, & doit rester aussi propriétaire de la souveraineté, que vous l'êtes de vos possessions : car les pouvoirs & les prérogatives de ses prédécesseurs lui sont dévolus par droit de succession, comme nous avons tous hérité les obligations de nos ancêtres. En un

(10) Quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris.

(11) Lucæ cap. 19, v. 14.

mot, le Prince est notre Souverain, & nous sommes ses sujets.

BENOIT. Il paroît que vous ne connoissez pas la souveraineté du peuple.

LE CURÉ. Je ne reconnois aucun peuple revêtu de cette dignité, excepté celui dans lequel le Chef de l'Eglise & les Puissances de l'Europe reconnoissent qu'elle réside. Telles sont les Républiques démocrates de la Suisse, &c. Mais le peuple d'une Monarchie, ou celui d'une Principauté, n'est pas souverain, il est un peuple sujet. Seriez-vous assez aveuglés pour aspirer à la souveraineté des Représentans de la Nation française? Que le bon Dieu vous en préserve. Un Souverain doit protéger les personnes & les propriétés individuelles; il doit veiller à la sécurité publique: tandis que la Convention nationale exerce une tyrannie, inconnue au despote le plus absolu.

BENOIT. Les Rois n'ont pas toujours existé. Le peuple les a créés, le peuple peut les déposer, lorsqu'il le juge à propos.

LE CURÉ. Vous êtes imbus, mon cher Benoît, de faux principes. La Royauté n'est pas d'une institution humaine; ce n'est pas le peuple, mais Dieu, lui-même qui a établi les premiers Rois. Cette vérité nous est enseignée par l'Ecriture Sainte, qui dit: *toutes les nations ont leurs Rois établis de Dieu* (12). *Samuel*, après avoir annoncé aux Israélites, *le Seigneur vous a donné un Roi*, (13) porta la parole à *Saül*, & lui dit: *le Seigneur vous a oint pour être le Prince de son héritage* (14): & Dieu, en parlant du Roi-

(12) Deuteronomii cap. 17. (13) 1 Regum cap. 12.

(14) 1 Regum cap. 10, v. 1. Idem, 3 Regum cap. 9.

Prophète, dit: *j'ai élevé celui que j'ai choisi parmi mon peuple: je l'ai trouvé dans la personne de David, mon fidèle serviteur, lequel j'ai oint avec l'huile sainte* (15). Depuis que Dieu a cessé de manifester ses volontés par la bouche des Prophètes, les peuples, pour éviter l'anarchie, se sont choisis un Chef, qui les gouverneroit d'après les Loix faites par eux, ce que nous appelons *Constitution*. Le peuple s'étant une fois donné un Chef, un Roi, un Prince, il s'est dépouillé en sa faveur de ce que vous nommez *Souveraineté*; & Dieu a conféré à ce Chef l'autorité & les pouvoirs de procurer à ses sujets le bonheur & la prospérité temporelle. De-là il conste, qu'il n'y a aucune puissance qui n'émane de Dieu (16). Ecoutez ce que le Saint-Esprit déclare à ce sujet: *c'est par moi que les Rois régneront, c'est par moi que les Princes commandent* (17). Saint Paul en étoit bien persuadé, lorsqu'il écrivit au peuple de Rome: *un Prince est le Ministre du Seigneur: ainsi ce n'est pas sans raison qu'il porte le glaive* (18).

BENOIT. Prétendez-vous qu'il ne dépend plus de nous de révéndiquer les droits de souveraineté?

LE CURÉ. Mais oui. Il est certain qu'un peuple, lequel a librement, légalement & irrévocablement transmis ses pouvoirs à un Souverain, n'est plus en droit de réclamer sa prétendue souveraineté; aussi peu que vous pouvez réclamer

(15) Psalmo 88, v. 19 & 20.

(16) Ad Romanos cap. 13, v. 1.

(17) Proverb. cap. 8, v. 15.

(18) Ad Romanos cap. 13, v. 5.

la dôt ou le champ que vous avez donnés à votre fille en mariage. Ainsi ne vous faites pas illusion, & soyez assuré que le peuple Rauraque ne forme point un peuple souverain.

BENOIT. Permettez, Mr. le *Curé*, votre comparaison cloche. Sans doute, je ne puis répéter ni la dôt ni le champ que j'ai donné à ma fille par contrat de mariage, parce que c'est moi personnellement qui les lui ai donné; mais ce n'est pas nous, le peuple Rauraque actuellement existant, qui avons cédé au Prince la souveraineté. Nous ne sommes pas tenus à ce que nos ancêtres ont fait. Nous pouvons la lui reprendre & nous en investir.

LE CURÉ. Vous êtes bien enrichi, mon cher *Benoît*, de votre souveraineté imaginaire. Je crains fort qu'elle ne vous fasse tourner la tête, & que vous ne deveniez semblable à un fol que j'ai connu, qui croyoit être Roi. Je vous demande: pourriez-vous répéter un cheval que feu votre père auroit vendu au Prince? Vous me direz que non. A quel titre prétendez-vous donc réclamer la souveraineté que vos ancêtres ont reconnu de siècle en siècle, résider dans les personnes des Princes, ses prédécesseurs? Un tel titre ne peut exister; car il renverseroit le bon ordre que Dieu exige dans chaque gouvernement; il exposeroit un Etat à des guerres continuelles; il introduiroit une anarchie complete, qui ne différeroit en rien de celle qui désole aujourd'hui la France. D'ailleurs ne vous trompez pas; nous avons tous, le peuple entier, revêtu notre légitime Prince-Evêque de la souveraineté, en reconnoissant, en approuvant, en ap-

plaudissant à son élection canonique. Nous lui avons tous promis fidélité, & nous avons juré de maintenir la constitution, qui l'a élevé à la Principauté. Donc que nous ne pouvons, sans être parjures, l'en dépouiller.

BENOIT. Les Français qui ont revendiqué leur liberté, nous représentent notre Prince, ainsi que tous les Souverains, comme un despote & un tyran.

LE CURÉ. Cette calomnie ne peut rien contre la conviction, que nous avons tous du contraire; elle ne doit pas faire plus d'impression sur votre cœur, que si les Français vous disoient qu'il fait nuit en plein midi. Un Prince qui gouverne d'après les loix fondamentales du pays, n'est point despote; & le Souverain qui a toujours comblé son peuple de bienfaits, ne peut être regardé comme un tyran. Tel est le caractère de *JOSEPH SIGISMOND DE ROGGENBACH*, lequel, dans un siècle fabuleux, passeroit pour un phénix ressuscité des cendres de son grand-Oncle, *JEAN CONRAD*, reconnu dans la Principauté sous la dénomination de *bon Prince*, comme *Henri IV* en France sous celle de *bon Roi*. Combien de fois ne lui a-t-on pas entendu proférer ces paroles qui méritent d'être gravées sur le marbre en lettres d'or: *je ne serai heureux dans ce monde, qu'autant que mes sujets le seront!* Combien de fois ne vous ai-je pas entendu vous-mêmes vanter sa clémence, louer sa bienfaisance, admirer sa patience, exalter son humilité, son affabilité, ses charités?

BENOIT. Il est vrai, je ne saurois en discon-

LE CURÉ. Cependant vous n'avez pas rougi de le déclarer déchu de sa Principauté; & ce qui vous rend plus coupables, est votre lâche complaisance pour les Français, à persévérer dans le crime de rebellion. Hélas ! que pensez-vous ? Vous savez que notre bon Prince a commencé son règne en nous consolant qu'il n'imposeroit pas ses sujets, pour éteindre la dette dont les Etats se trouvoient chargés, mais qu'il la payeroit lui-même par ses épargnes. Ce qu'il a fait, en réformant sa Cour, en diminuant le nombre de ses officiers, en supprimant une multitude de domestiques à livrée, de chevaux, de chiens de chasse, &c. &c. Vous savez, qu'étant informé du dégât que les sangliers avoient fait à *Chevené*, il a voulu se transporter sur les lieux pour vérifier par lui-même les justes plaintes des cultivateurs, & qu'ayant vu avec les larmes aux yeux les champs dévastés, il a donné ordre de ne plus faire quartier à ces animaux destructifs, trop ménagés sous ses prédécesseurs. Vous savez ce dont nous lui sommes encore tous redevables, que dans une année de disette il a exercé un acte de générosité digne de Joseph d'Egypte, (19) en procurant de l'étranger, même de la Turquie, des grains qu'il a distribués parmi son peuple à grande perte. Vous savez qu'il a pris à tâche de choisir parmi les indigènes du pays, des sujets à talens, dignes de remplir les postes occupés ci-devant par des étrangers.

BENOIT. Je fais cela.

LE CURÉ. Vous savez encore, que la pieuse fondation pour l'entretien & l'éducation reli-

(19) Genes. cap. 42, v. 6.

gieuses des pauvres orphelines, est l'ouvrage de sa munificence & l'effet de sa commisération. Vous savez, que les établissemens d'une fabrique, d'une maison de force, d'un magasin à grains, sont depuis longtems les objets de sa sollicitude. Vous savez avec quel zèle & avec quelle activité il a travaillé pour trouver les moyens d'extirper de ses Etats la mendicité. Bref, vous savez que son règne de neuf ans a été un tissu de bienfaits, qui prouvent plutôt la tendresse d'un père vis-à-vis de ses enfans, que la majesté d'un Souverain à l'égard de ses sujets. Si par intervalle sa main bienfaisante a cessé de répandre parmi son peuple des largesses que son cœur lui destinoit, vous savez enfin, qu'elle a été arrêtée par des hommes, ou qui ont surpris sa religion, ou qui ont abusé de sa confiance, ou qui prétendoient partager son autorité. Des traits multipliés d'une munificence si marquée, sont-ils ceux d'un *tyran* ? Il faudroit trahir sa conscience, & être un monstre d'ingratitude; il faudroit en outre non-seulement avoir fait divorce avec la justice & la raison, mais il faudroit aussi avoir éteint dans son cœur & sur son front, jusqu'aux dernières étincelles de la pudeur, pour donner à *Joseph de Roggenbach* l'odieux nom de *tyran*. Je me rappelle qu'un chef des troupes Françaises, grand propagandiste de la révolution, se plaignoit un jour en ma présence, que notre Bailliage n'étoit pas incliné à changer de régime, toujours trop attaché à son Prince, je ne pus m'empêcher de lui répondre : *marque qu'il n'est pas un tyran.*

BENOIT. Vous avez bien dit vrai : toutefois les Commissaires de la Convention nationale vou-

droient nous persuader que le Prince nous a envahi les droits inaliénables & imprescriptibles de la souveraineté.

LE CURÉ. Cette calomnie est aussi palpable que la précédente. Personne de nous n'ignore que son ambition ne fut jamais pour la Principauté; s'il l'avoit ambitionnée, elle ne lui auroit pas manqué déjà à la dernière élection, malgré les intrigues & les stratagèmes, honteusement employés par Mr. *Gobel*. Il est notoire, qu'à la nouvelle du décès de Monseigneur le Prince-Evêque de *Wangen*, la Nation a demandé Mr. de *Roggenbach* pour son Prince, & que MM. les Grand-Chanoines de la Cathédrale, tous comme par inspiration du ciel, se sont, les uns après les autres, transportés chez lui pour lui faire offre de leurs suffrages. Après son élection, nous lui avons tous prêté foi & hommage avec des transports de joie & cris d'allégresse, dont l'écho a réenti dans toute la Principauté. La voix unanime & des votans & du peuple, ne pouvoit être que la voix de Dieu, qui a voulu nous donner un si bon Prince & un si digne Evêque. Il est donc évidemment faux que *Joseph de Roggenbach* ait usurpé la souveraineté. Il est dûment & légalement revêtu de son autorité, de laquelle vous ne sauriez le dépouiller, sans vous rendre coupable de la plus haute trahison.

BENOIT. Eh bien, laissons cette question pour en venir au sujet de ma mission. Je suis envoyé, pour vous prier au nom de la paroisse, de retourner à vos ouailles, toutes défolées du départ de leur Pasteur.

LE CURÉ. Très-volontiers. Je retournerai même

même à pieds nus; je me couvrirai même de cendre & de cilice, pour tâcher, par des œuvres de pénitence, d'arrêter le bras vengeur de Dieu en courroux contre son peuple; mais à condition que votre municipalité n'exigera de moi aucun serment. Respectons les sermens, ne les multiplions point sans nécessité; car le Saint-Esprit atteste, qu'un homme facile à jurer, sera bientôt rempli d'iniquité (20).

BENOIT. On ne demande de vous qu'un serment civique.

LE CURÉ. Je vous l'ai dit: point de serment. Une autorité évidemment nulle, pour être usurpée, n'a pas le droit de m'imposer un serment, ni moi le pouvoir de le prêter. Je m'en tiens à ceux que j'ai fait sur les fonds de baptême comme chrétien, à mon ordination comme Prêtre, & à mon installation comme votre Curé. A cette triple qualité je m'estime un excellent citoyen.

BENOIT. A ces sermens vous pouvez y ajouter celui de maintenir la liberté & l'égalité.

LE CURÉ. Oui, quand une autorité légitime l'exigera; pour lors je jurerai de maintenir la liberté & l'égalité dans le sens catholique; la liberté des enfans de Dieu (21), la liberté de faire le bien ou le mal (22) &c. &c.; l'égalité de naissance (23), l'égalité de destruction (24) &c. &c.; mais jamais je ne jurerai de vouloir maintenir la liberté & l'égalité Françaises.

BENOIT. Qu'entendez-vous par la liberté Française?

(20) Ecclesiast. c. 23, v. 12. (21) Ad Romanos c. 2, v. 1.

(22) Ad Galatas c. 5, v. 13. (23) Genesis cap. 2, v. 7.

(24) Eccles. cap. 3.

LE CURÉ. J'entends une liberté illimitée, sans loix qui la restreignent. Les régénérateurs Français, après avoir plongé dans le cahos la France, en renversant son ancienne constitution, ont d'abord créé l'homme libre, sans limiter la liberté : de-là les pillages & le carnage, prémices de la révolution. L'honnête citoyen espéroit de leur sagesse un décret qui arrêteroit le progrès de cet horrible fléau : ils n'en ont rien fait ; au contraire, au milieu de leur aréopage, on a osé avancer que tous ces maux étoient dans l'ordre des choses ; que la révolte étoit le plus sacré des devoirs ; que l'arbre de la liberté ne porteroit jamais les fruits désirés, s'il n'étoit arrosé de sang. De-là cette liberté de tout oser, confondue avec la licence la plus effrénée : de-là les atrocités commises en France de nos jours, qui excèdent celles que *Croscus*, chef des Vandales, a exercées au commencement du cinquième siècle, dans les villes situées aux bords & au-dessus du Rhin, jusqu'à *Augst* (25). *Magetobrie*, (26) *Mandeure* & *Besançon* (27) : de-là ces fleuves de sang qui ont coulé depuis la révolution. De sorte que c'est de la France actuelle que le très-ancien auteur anonyme du poème sur la Providence, pourroit dire avec plus d'assurance, que si l'Océan eût inondé l'Empire des Français, ses eaux n'égaleront pas les flots de sang que des

(25) Augusta Rauracorum, ci-devant capitale des Rauraques.

(26) Magetobria, aujourd'hui Porrentruy.

(27) S. Hieronymus in epistola de monogamia ad Agenechiam, inter ejus opera, edit. D. Martianay, tom. 4, part 2, pag. 748.

millions d'hommes, victimes de la liberté Française, y ont répandus (28).

BENOIT. Vous avez une idée bien sinistre de la liberté Française.

LE CURÉ. Elle est cependant juste ; & observez que le Français constitutionnel, à la faveur de la liberté, est de tous les animaux le plus dangereux ; car une brute, même la plus féroce, a des loix naturelles qu'elle n'outre-passe jamais ; elle agit à la vérité d'après son instinct, mais un instinct unique & reconnu dont on peut se garantir ; tandis qu'un Jacobin, dominé par une multitude de passions, lesquelles il a le secret de couvrir du voile d'une fausse philosophie, se livre en vertu de la liberté illimitée, à tous les excès, & porte les coups les plus meurtriers, que son innocente victime n'a pas la faculté de parer.

BENOIT. Le tableau que vous faites de la liberté Française, est affreux. Qu'entendez-vous par l'égalité, dans le sens de la révolution ?

LE CURÉ. J'entens une égalité indéfinie, vague, & sans bornes de moralité ; un phantôme après lequel les Français courent inutilement ; jamais ils ne l'attraperont, puisqu'il n'existe nulle part dans la nature, ni dans le monde physique, ni dans le moral, ni dans le politique. Le divin Architecte ayant établi parmi les êtres qui composent son grand ouvrage, une *inégalité* qui fait la base de l'harmonie qui y régit, la philosophie ne sauroit la détruire, pour y substituer

(28) Sitotus Gallos se se effudisset in agros Oceanus, vastis plus superesset aquis.

Inter opera S. Prosperi, edit. Paris, ann. 1711, pag. 786.

l'égalité, sans y faire naître la confusion. *Applaissez*, dit Monsieur de Weifs (29), *les montagnes, égalisez la surface ; pour lors plus de vallons, plus de fleuves, plus de circulation, plus de végétation : point de milieu, ou il en résulte un dessèchement universel, ou une inondation générale ;* & moi je dis : nivelez dans le monde moral & politique les autorités constituées ; dès-lors le désordre, l'anarchie, la guerre du subordonné contre l'homme en place. Égalisez les propriétés ; dès-lors plus d'esprit de commerce & d'industrie, plus d'application pour les sciences & les arts, plus de bras pour l'agriculture ; ils seront réservés pour voler, piller, incendier & assassiner, comme cela se pratique en France, où personne n'a aucune sûreté à espérer, ni pour sa vie, ni pour ses possessions. La *liberté* & l'*égalité* y ont métamorphosé des hommes polis en monstres féroces, qui détruisent la population, & qui s'entre-égorgent les uns les autres. Déjà quelques-uns de ces monstres qui ont égorgé le vertueux Louis XVI, sont guillotins, & il est à présumer que les autres, par une juste vengeance du ciel, ne tarderont pas de subir à leur tour le même sort. Voilà ce que j'entens par la *liberté* & l'*égalité* Françaises.

BENOIT. Dans ce sens, elles sont affreuses. Croyez-vous donc de bonne-foi que vous ne pouvez prêter le serment que la nation exige des ecclésiastiques ?

LE CURÉ. Non-seulement je crois, mais je suis très-assuré que ceux qui le prêtent sont des per-

(29) Coup-d'œil sur les relations politiques entre la République française & le Corps Helvétique, p. 58.

fides ; car ce serment suppose d'abord la souveraineté du peuple ; il suppose encore une adhésion formelle à l'acte arbitraire qui déclare la déchéance du Prince ; il suppose enfin une volonté décidée, chez celui qui le prête, d'adopter généralement tous les décrets de l'Assemblée & de la Convention nationale de France, faits & à faire, quelques injustes & impies qu'ils puissent être. Par conséquent chaque Prêtre catholique doit en conscience se refuser à un serment de cette nature.

BENOIT. Ah ! si ce n'est que cela qui vous retient, venez & jurez hardiment. Vous pouvez le faire en toute sûreté de conscience.

LE CURÉ. Je suis surpris, mon cher *Benoît*, de votre facilité à prononcer sur une matière aussi importante, qui vous est absolument étrangère. Depuis quand êtes-vous si savant ? Il n'y a pas long-tems que vous me consultiez, si dans certaines circonstances, dont vous vous rappelez encore, il vous étoit permis de faire le serment que l'on exigeoit de vous. Dans le doute vous vous adressiez pour lors à votre Curé, à celui que Dieu a établi pour vous instruire sur la dignité, la nature, les obligations, & les effets du serment. Aujourd'hui vous vous érigez en docteur, & vous prétendez me donner des leçons. Quel est le maître qui vous a si bien endoctriné ? Apparemment un propagandiste Français ? un petit scribe ? un pédant avocat ? hommes pour l'ordinaire moins instruits que votre *Jacquelin* ; hommes ignorans les premiers élémens de notre sainte religion ; hommes dangereux, d'un esprit exalté, d'un cœur corrompu.

& de mœurs notoirement scandaleuses , qui creussent sous vos pas la fosse , dans laquelle ils méditent de vous faire tomber : hommes libertins , qui au lieu de s'être appliqués à la connoissance des obligations de leur état , se sont fait une étude des ouvrages de *Voltaire*, de *Rousseau* , & autres prétendus philosophes , tous pros crits dans les gouvernemens policés & foudroyés par les anathêmes de l'Eglise. D'une source aussi immonde , espérez-vous pouvoir puiser les eaux pures de la sainte doctrine ?

BENOIT. Il paroît que vous prenez de l'humeur. Je vous fais des excuses. Permettez-moi cependant de vous dire , que je ne vois rien de dangereux dans l'explication que l'on nous fait de ce serment.

LE CURÉ. Tant pis. Il seroit à désirer que vous vissiez le danger ; alors il n'y auroit pour vous rien de dangereux. Un homme qui avale une pillule d'arsenic dorée , charmante à la vue , & agréable au goût , n'en est empoisonné que parce qu'il ne s'est pas apperçu du poison qu'elle renfermoit.

BENOIT. Quel est donc le poison que vous trouvez dans la formule du serment ?

LE CURÉ. Le même qui a empoisonné la France , & qui ne tardera pas d'empoisonner notre chère patrie. Et vous voudriez m'engager à le prêter , ce serment perfide , ce serment sacrilège ! J'attendois des sentimens religieux , que je vous ai connus , que vous seriez le premier à m'en détourner , ainsi que le premier à me blâmer , si j'avois été assez malheureux pour le prêter.

BENOIT. Telle est la formule du serment : *je jure de maintenir la liberté & l'égalité*. Rien autre. Où trouvez-vous là du poison ?

LE CURÉ. Telle fut la formule succincte du serment que l'Angleterre exigea des catholiques : *je jure de reconnoître le Roi pour mon suprême seigneur*. Vous n'y trouverez point de mal , point de danger , point de poison. Il y en avoit cependant un bien subtil , caché sous le mot *suprême* , par lequel les révolutionnaires Anglois vouloient insidieusement faire reconnoître la *suprématie* du Roi , laquelle a fait tomber ce beau Royaume , jadis la pépinière des saints , dans le schisme & dans l'hérésie ; mais les bons catholiques découvrirent le poison , & refusèrent de faire le serment. La *liberté & l'égalité* couvrent un venin non moins dangereux , ou pour mieux dire , le même : la *suprématie* de la Convention nationale. Ne vous trompez pas , mon cher *Benoît* ! la *liberté & l'égalité* , considérées dans le sens catholique , ne sont pas celles que vous devez espérer des révolutionnaires Français. Ils n'avoient que faire de nous les apporter , nous en étions en possession avant leur arrivée chez nous.

BENOIT. Il est vrai , nous étions assez libres ; mais ils nous promettent une liberté beaucoup plus étendue.

LE CURÉ. Ne vous fiez pas à des gens qui n'ont point de parole. Ne croyez pas à ces charlatans qui vantent , & vous vendent pour excellent remède de mauvaises drogues , qui aggraveront considérablement votre mal. Jugez de votre liberté à venir par ses prémices. Comment s'y sont-ils pris dans le principe ? Ils ont com-

mencé à mettre aux arrêts tous les officiers du Prince; ils vous ont forcé de renoncer à votre ancien régime; ils se sont arbitrairement emparés de tous les pouvoirs; ils vous ont injurié dans vos représentans; ils ont enfin déclaré contre votre vœu, que notre patrie seroit partie intégrante de la prétendue république Française, menaçant de traiter en ennemis & de lanterner ceux qui ne voudroient pas voter pour la réunion: le tout sous le nom de *liberté*. O la jolie liberté! Pouvez-vous dire que vous êtes libres? vous qui n'osez plus parler, ni écrire, ni sortir librement de chez vous pour vous promener, pour voir un ami, pour inspecter vos possessions situées dans la Prévôté voisine. Si déjà dans le beau printems de votre *liberté*, les Français vous traitent aussi inhumainement, qu'avez-vous à espérer d'eux dans son hyver? (30)

BENOIT. Nous espérons d'être entièrement libres. Nous ne payerons plus rien: plus de dixmes, point de petits-mois, point d'accise, point d'angal; plus de lots, plus de censés, plus de corvées, plus de droits féodaux quelconques. Nous aurons la liberté de la chasse, de la pêche, du commerce, &c. Que nous ferons heureux!

LE CURÉ. Que vous ferez malheureux! car en revanche vous payerez le don patriotique, les contributions foncières & mobilières, les droits d'enregistrement, de timbre, de patentes, &c. &c. Ainsi, connoissant vos facultés, je puis vous assurer, qu'au lieu d'une rappe que vous donniez au Prince, il vous en coûtera pour le moins

trente écus annuellement. Avouez que c'est payer cher un phantôme de *liberté*.

BENOIT. Si ce que vous dites est vrai, nous sommes tous perdus.

LE CURÉ. Ne criez pas avant que d'être bien battu; car par les exactions sus-mentionnées, à peine aurez-vous reçu les premiers coups que la main bienfaisante de la *liberté* si prônée vous aura porté, pensez qu'il faudra alors la soutenir, cette aimable liberté. Pour cela il faudra des hommes. Une milice forcée arrachera avec violence des enfans du sein de leurs mères, & des maris des bras de leurs épouses, pour prendre les armes contre votre légitime Souverain, contre vos parens, contre vos concitoyens, contre des amis qui, touchés de compassion sur votre malheureuse position, voleront des extrémités du Nord à votre secours.

BENOIT. Si on vouloit nous obliger de tirer à la milice, nous préférerions tous de quitter le pays.

LE CURÉ. Vous tirerez, n'en doutez aucunement. Pour lors vous aurez le courage de quitter la patrie, vos femmes & vos enfans! Vous aurez encore celui d'abandonner vos propriétés, qui seront confisquées au profit de la nation, pour aller mourir de faim dans une terre étrangère! Voilà la belle *liberté* que l'on vous promet. Ce n'est pas encore tout: pour la soutenir, des hommes seuls ne suffiront pas, il faudra aussi de l'argent, sous prétexte de concourir à l'extinction de la dette exorbitante de la nation, & de subvenir aux fraix de la guerre: les escamoteurs Français auront l'adresse de sous-tirer tout

le numéraire de ceux qui resteront au pays, & ne leur laisseront que leur papier monnoie.

BENOIT. Cela n'est pas possible. La France connoît trop ses véritables intérêts pour vouloir plonger dans la misère un de ses Départemens. C'est cependant ce qui arriveroit, si par la milice elle enlevait des bras à l'agriculture; car nos terres resteroient incultes. C'est ce qui arriveroit encore par l'introduction des assignats, qui anéantiroient le commerce avec nos voisins Messieurs les Suisses.

LE CURÉ. Il importe peu aux Français que vous soyez dans la misère, pourvu qu'ils y trouvent de quoi satisfaire leur cupidité. Tous les gueux qui sont à la tête des affaires révolutionnaires, ne se sont-ils pas enrichis des dépouilles du Clergé, de la Noblesse, & des membres aisés du tiers? Les factieux qui regorgent d'assignats, viendront comme des essaims de guêpes, se nicher dans notre pays; ils y établiront des fabriques; ils occuperont par la cabale les premières places; ils achèteront vos propriétés, les biens du Prince, & ceux des corps ecclésiastiques, lesquels biens ils feront cultiver par des hommes de leur trempe, impies & corrompus, qui prêcheront l'irréligion, & sèmeront dans nos campagnes la dépravation des mœurs: bref, au lieu de papier, ils auront des toiles, des draps, votre bétail, & les productions de vos terres; tandis que vous aurez la *liberté* d'aller mendier.

BENOIT. O l'exécration la liberté! mais réduits à la mendicité, qui nous donnera un morceau de pain?

LE CURÉ. C'est ce que j'ignore. Les sources

d'où les immenses charités ont jusqu'ici découlé pour les indigens, seront taries. Déjà les chapitres, les couvens, la maison des orphelins sont supprimés. Cette troisième partie des fruits des bénéfices, que les pieux fondateurs avoient remises entre les mains des titulaires pour être versés dans le sein des pauvres, est enlevée. La *liberté* Française ôte finalement la dernière ressource, à laquelle nos pauvres compatriotes avoient un droit acquis, qui sont les biens communaux & des villes & des villages. Quels moyens pour vivre restera-t-il donc à nos concitoyens nécessiteux, sinon ceux des sans-culottes, de voler & de piller?

BENOIT. Vous me faites trembler! Je m'apprends que la *liberté* dont on nous flatte, est un véritable esclavage.

LE CURÉ. Esclavage le plus dur, que vous cherchiez inutilement dans un gouvernement le plus despote. Si vous aviez été moins crédules & plus circonspects, vous auriez prévu les pièges que les apôtres du plus détestable évangile vous tendoient. Les satellites de la tyrannie ont planté l'arbre infâme, qui ne portera jamais que les fruits amers de la licence & du libertinage.

BENOIT. Vous augmentez mes frayeurs!

LE CURÉ. J'en suis fâché. Je vous dis cependant la vérité. Informez-vous quels sont en France les fruits de la liberté: tout le monde vous dira que c'est de voler, de piller, d'incendier, d'assassiner, & le tout impunément. Vous devez en être convaincu par vous-même. Vous avez été témoin du brigandage, du débordement & des impiétés (j'ai horreur d'en faire le

récit) que sous le nom de *la liberté*, les soldats & les officiers Français ont commis dans notre vallée, sans en avoir été punis. Telle est la liberté, pour le maintien de laquelle on me sollicite de jurer; j'aimerois mieux mourir.

BENOIT. Ah, M. le Curé! je ne découvrois pas le poison caché sous le mot de *liberté*. Je ne vous presserai plus de jurer de la maintenir; mais ne pouvez-vous pas jurer de maintenir du moins *l'égalité*?

LE CURÉ. Pas plus l'une que l'autre; car les deux, dans le sens des anarchistes, renferment le même poison. Je ne reconnois d'*égalité* parmi les hommes, que celle que la nature & l'Auteur de la nature y ont établie, celle que la foi m'enseigne, celle que la saine raison démontre. *Egalité* d'origine (31), *égalité* de création à l'image de Dieu (32), *égalité* de grâces suffisantes pour travailler à l'importante affaire de notre salut (33), *égalité* de nécessité de mourir & de paroître devant le tribunal du Souverain Juge (34) &c. &c. Mais je détesterais toute ma vie le monstrueux simulacre d'*égalité*, que des bouches sacrilèges nous vantent comme un don de la Divinité.

BENOIT. Ne naissons-nous pas égaux, tous descendants du premier père?

LE CURÉ. Nous sommes à la vérité tous enfans d'*Adam*, mais nous ne naissons pas pour cela tous égaux. Nous voyons tous les jours que les uns naissent de parens opulens, les autres de parens obligés de gagner leur vie à la

(31) Genes. cap. 2, v. 7.

(32) Ibid. cap. 1, v. 27.

(33) 1 ad Timot. cap. 2.

(34) 1 ad Hebr. c. 9, v. 27.

sueur de leur corps; les uns naissent beaux, les autres laids; les uns bien formés, les autres très-mal organisés; les uns d'un tempérament robuste, les autres avec un tempérament foible; les uns grands, les autres petits. Dieu ne peut pas mentir (35): il nous assure que nous aurons toujours des pauvres parmi nous (36).

BENOIT. On nous dit, qu'étant parvenus à l'âge viril, nous sommes pour lors tous égaux.

LE CURÉ. Cela est encore faux: vous en avez les preuves devant les yeux. Vous voyez, à ne pas pouvoir en douter, que l'homme vicieux n'est pas vertueux; que le soldat n'est point général d'armée; que le paroissien n'est pas curé. Trouvez-vous une *égalité* de biens entre un riche & un pauvre? *égalité* de pouvoirs entre un domestique & son maître? entre un fils & son père? entre un sujet & son Prince? Voudriez-vous être confondu avec un bourreau, avec un galérien, avec un assassin, avec un roué? Voilà toutefois à quoi aboutit *l'égalité* Française, qui a arraché des prisons, des galères, de la potence & de l'échaffaud, des scélérats, qui tiennent aujourd'hui les rênes du gouvernement.

BENOIT. Il y a sans doute une différence de biens & de pouvoirs parmi les hommes; mais les Français la trouvent trop grande, ils la regardent comme contraire aux droits de l'homme, & pour obvier au despotisme ils veulent une *égalité*.

LE CURÉ. Les Français auroient beaucoup

(35) Psalme 116, v. 2.

(36) Mathæi cap. 26, v. 11.

mieux fait de pratiquer les devoirs réels de l'homme, plutôt que d'en exalter les droits imaginaires; ils n'auroient pas donné à l'écart, comme ils ont fait. Il est honteux pour des esprits prétendus éclairés, d'avoir puisé les droits de l'homme dans le système abominable du fanatique *Muncerus*, chef des Anabaptistes. Voici comment cet anthoufaste provoquoit les payfans à se révolter contre leurs Souverains & leurs Seigneurs :

« Nous sommes tous frères, & nous n'avons
 » qu'un père commun dans *Adam*. D'où vient
 » donc cette différence de rang & de biens,
 » que la tyrannie a introduit entre nous & les
 » grands du monde? Pourquoi gémissons-nous
 » dans la pauvreté, & serons-nous accablés de
 » travaux, tandis qu'ils nagent dans les délices?
 » N'avons-nous pas droit à l'égalité des biens,
 » qui de leur nature sont faits pour être parta-
 » gés sans distinction entre les hommes (37) ? »

Ce discours tendoit à établir la loi agraire, & à rompre tous les liens de l'ordre social. N'est-il pas celui de l'Assemblée nationale, dont les opérations sont précisément les fidèles copies de cet affreux original ?

Il est inconcevable que des philosophes aient donné dans les idées grossières des payfans Allemands du 16^e siècle; encore plus douloureux, qu'en partant des mêmes principes, ils en aient tiré les mêmes conséquences & reproduit de nos jours les mêmes effets, les pillages, les

(37) Plagiat de l'Assemblée nationale, copiant exactement les maximes de *Muncerus*, rapportés par Mr. Feller, dans son Journal de Maestricht, 1 Mai 1791.

incendies, les meurtres, les profanations, &c. &c.

BENOIT. Il faut cependant convenir qu'en France tous les hommes sont égaux, tous citoyens: plus de privilégiés, plus de titrés, plus de nobles, plus de seigneurs, plus de petits tyrans.

LE CURÉ. Ils ne sont égaux qu'en scélératesse; car ceux des Français qui vous préconisent l'égalité, sont les premiers à chercher l'inégalité. Examinez-les tous, vous verrez des gueux qui, aux dépens des honnêtes gens, ont fait des fortunes immenses; vous connoîtrez des brigands, qui par leurs intrigues sont parvenus à se procurer les premières places. Vous dites qu'en France il n'y a plus de privilégiés, plus de tyrans; jamais le nombre n'en fut plus grand. Sept cent membres de la Convention nationale n'ont-ils pas déclaré leurs personnes inviolables? Voulez-vous savoir ce que ces augustes étoient, il n'y a pas deux ans? Des gens de rien, des mauvais sujets, des reptiles nés pour être dans la fange, qui comme des aigles ont voulu pénétrer dans les airs; mais ils ne pourront soutenir long-tems les rayons du soleil, leur élévation leur occasionnera des vertiges, qui les feront bientôt tomber dans leur néant.

BENOIT. Je ne connois rien au monde plus avantageux, rien portant un caractère plus respectable, que l'égalité des droits à l'admission des places & emplois publics: égalité qui accorde à chaque citoyen, non-seulement l'espoir, mais aussi le droit d'être avancé à son tour.

LE CURÉ. Je m'imagine que vous n'avez jamais entendu parler de la Fable de la tête & de la queue du serpent. Je vais vous la raconter,

elle vous fera connoître le ridicule & les désavantages de l'égalité. La queue du serpent, issue de la même mère, égale en sang, & portant le même poison que la tête, se plaignoit d'être toujours la suivante de sa sœur : elle prétendit avoir à son tour la préséance & le droit de commander à la tête, ainsi que celui de la guider à son gré. Après un long débat, ses vœux furent enfin exaucés. Qu'en résulta-t-il ? Le plus grand malheur : la guide nouvelle

Qui ne voyoit au grand jour
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre.
Droit aux ombres du Styx elle mena sa sœur :
Malheureux les Etats tombés dans son erreur. (38)

Telles sont en France, & telles seront bientôt chez nous les malheureuses suites de l'égalité.

BENOIT. Lorsque je parle d'égalité, il n'est pas question d'une égalité folle, mais sage, qui ne place que des hommes capables.

LE CURÉ. Cherchez-là, cette égalité sage ; quand vous l'aurez trouvée, vous prendrez facilement la Lune avec les dents. Vous savez que chacun se croit capable. Le monde est rempli de fous, que l'amour-propre aveugle, & lorsqu'un aveugle devient le conducteur d'un autre aveugle, ils tombent tous-deux dans le fossé (39). Soyons humbles, ne prétendons pas être tous égaux. Je ne prétends pas être Evêque, & vous

(38) La Fontaine, Fable sur l'égalité : la tête & la queue du serpent.

(39) Mathæi cap. 15, v. 14.

ne

ne prétendez pas être Souverain. Que chacun reste dans l'état auquel Dieu l'a appelé (40). Ou qu'entendez-vous par une égalité sage ?

BENOIT. J'entends un droit individuel d'avancer selon le mérite.

LE CURÉ. Vous tenez le langage des ambitieux, qui tous trouvent de la vertu où elle n'existe point, & souvent du mérite dans le crime même. Allez en France, examinez le talent & la conduite des hommes en place, vous aurez devant vos yeux des pervers, élevés par la cabale. Vous dites bien : pour parvenir il faut de la vertu, du mérite ; mais quelle est la vertu des Jacobins ? D'être bons patriotes. En quoi consiste leur patriotisme ? De pratiquer ce qu'ils appellent le plus sacré des devoirs ; cela veut dire, d'être scélérats.

BENOIT. J'abhorre autant que vous le désordre qui règne en France ; cependant j'approuve très-fort cette égalité qui confère les emplois au vrai mérite, plutôt qu'à la naissance. Je ne suis qu'un paysan ; mais si j'ai un fils qui joigne à un savoir distingué une conduite irréprochable, ne doit-il pas être préféré à un gentil homme borné & libertin ?

LE CURÉ. Vous parlez juste : & qui doit juger de la capacité de votre enfant ? Ce n'est pas à lui ; ce n'est pas à vous ; c'est au Souverain. Comme en votre qualité de laboureur, vous assignez à vos enfans & à vos domestiques les travaux pour lesquels vous les connoissez propres : de même il appartient à celui qui a le gouver-

(40) I ad Corinth. cap. 7, v. 20.

C (1)

nement d'un Etat, de faire choix de ses officiers. Notre Prince, aussi juste que bon, a toujours pris à tâche de récompenser le mérite de ses sujets, lorsqu'il s'agissoit de nommer à des postes vacans, tandis qu'en France les charges ne sont conférées qu'aux citoyens, dont le patriotisme est marqué au coin de quelques forfaits.

BENOIT. Maudites soient la *liberté & l'égalité* qui nous ont séduit. Je vois qu'elles vont nous rendre malheureux.

LE CURÉ. L'échange que vous ferez de votre liberté, vos franchises, votre repos, paix & tranquillité dont vous & vos ancêtres avez constamment joui sous les régnés de nos gracieux Princes, contre l'esclavage, les exactions, le désordre, les guerres & l'anarchie, sous le poids desquelles gémit la France, navrent mon cœur de douleur. Cependant un bon chrétien, avec le puissant secours de la grace, trouve encore au pied de la croix, & dans une pleine résignation à la volonté divine, une douce consolation à ses malheurs; car *il est certain que tous les maux physiques sont de nature à contribuer au bien moral de ceux qui aiment véritablement Dieu, & par-là sont prédestinés à être saints* (+). Mais ce qui me désole le plus, est la perte que vous allez faire de votre religion.

BENOIT. Que dites-vous là, Monsieur le Curé? Comment, encore perdre ma religion! Je vous assure que j'aimerois mieux mourir; la force peut me priver de mes biens, elle peut encore me faire perdre la vie, mais jamais elle ne m'en levera ma croyance.

(+) Ad Romanos cap. 8, v. 28.

LE CURÉ. Je fais les progrès que vous avez fait dans le Catéchisme: je fais que vous croyez que comme il *n'y a qu'un Dieu & un baptême, ainsi il ne peut y avoir qu'une foi* (41), une religion, la Catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut (42). Vous avez bien raison, personne ne peut vous obliger d'abandonner votre foi. Mais puisque vous avez déjà renoncé à votre Prince, pouvez-vous vous promettre d'être assez ferme pour ne pas renoncer également à votre religion? La Constitution française exige l'un & l'autre. J'aime à supposer, que malgré la persécution vous resterez fidèle à la grace de la foi, & ne deviendrez jamais apostat: dans ce cas même, quel chagrin pour un père orthodoxe, de savoir que ses enfans & petits-enfans seront rejetés, comme nos voisins MM. les Bâlois & Porvotois du dessus des rochers du sein de notre mère, la sainte Eglise catholique?

BENOIT. Croyez-vous donc véritablement que la révolution ait rendu hérétiques les Français?

LE CURÉ. Je crois à ne pouvoir en douter, que tous ceux qui adoptent & professent indistinctement leurs décrets, sont formellement hérétiques.

BENOIT. MM. les Suisses ont aussi été révolutionnaires; ils sont cependant restés bons Catholiques.

LE CURÉ. La révolution Suisse n'a eu pour but que le temporel, elle n'a touché en rien

(41) Ad Ephesios cap. 4, v. 5.

(42) Symbolum S. Athanasii, art. I.

au spirituel : au contraire, celle de France marche de pair avec la révolution angloise ; elle porte atteinte à la religion , par les changemens essentiels qu'elle y a opéré.

BENOIT. Quels changemens essentiels trouvez-vous en France dans la religion ? on y dit la messe, on y baptise, on y confesse, on y administre les sacremens &c. après comme avant la révolution.

LE CURÉ. Le propre des hérétiques a toujours été de conserver un certain extérieur de religion pour séduire & gagner le peuple. Les Anglois prêchent & baptisent ; les Saxons confessent & disent la messe ; les Russes administrent les sacremens, ils observent strictement les jeûnes de l'église, ils sanctifient les jours de fêtes, ils ont en vénération les corps réguliers : en font-ils moins hérétiques ? La foi est indivisible. Nous devons croire, sans exception, tous les articles que Dieu a révélés, & que notre mère la sainte Eglise nous propose de croire. Voilà la loi des catholiques. *Quiconque rejette un seul de ces articles, est aussi coupable que s'il les rejetait tous* (43), & cesse d'être catholique ; puis-que témérairement il doute de la véracité de Dieu, qui ne peut ni tromper, ni être trompé.

BENOIT. Je répète dans la sincérité de mon cœur, que je préfère de mourir plutôt que de nier un seul article de foi. Je fais à la présence de Dieu & de vous ma profession de foi : *je crois en Dieu le Père --- au Saint-Esprit, & à la sainte Eglise catholique* (44) ; je crois en-

(43) Jacobi epistola cathol. cap. 2, v. 10.

(44) Symb. Apost. art. 1, 7, 8.

tous les articles que cette bonne mère a décidés : mais cette quantité de brochures que j'ai lues pour mon malheur, m'ont fait naître des doutes dont je suis singulièrement tourmenté ; je vous prie d'avoir la bonté de me les résoudre.

LE CURÉ. J'ai su, mon ami Benoît, que vous donniez beaucoup dans les pamphlets du tems ; j'en ai été peiné, & vous ai averti du danger que vous couriez. Déjà vous en sentez les funestes effets, & vous me demandez des éclaircissmens sur les doutes que vous avez conçus. Je désire pouvoir satisfaire aux questions que vous allez me proposer.

BENOIT. J'ai lu que l'intention de l'Assemblée nationale étoit pure, & que ses vues tendoient de rendre à l'Eglise son premier lustre.

LE CURÉ. Le plus beau lustre de l'Eglise, dès son berceau, fût la sainteté des chrétiens. *Les premiers fidèles paroissent n'avoir qu'un cœur & une ame* (45), laquelle étoit embrasée de l'amour de Dieu & de la charité du prochain (46). Tous animés d'un esprit de ferveur, ils servoient fidèlement le Seigneur, & se réjouissoient dans l'espérance des biens à venir. Ils souffroient patiemment la tribulation, & ne cessoient de prier (47). L'Eglise naissante à eu la consolation d'engendrer & de nourrir dans son sein des enfans qui ont passé le cours de leur vie *dans les veilles & dans les jeûnes, en vivant chastement, ennemis de la duplicité & du mensonge* (48). On

(45) 2 ad Corint. cap. 2, v. 36.

(46) Act Apost. cap. 12, v. 8. (47) Ibid. v. 10.

(48) 2 ad Corint. cap. 6, v. 5.

entendoit ces Anges incarnés *chanter & psalmodier les louanges du Seigneur en action de grace pour les bienfaits reçus de sa libéralité* (49). En un mot, les premiers chrétiens étoient des Saints.

BENOIT. Il seroit à désirer que nous vissions renaître ces temps heureux de l'Eglise primitive. N'est-ce pas là le but auquel a visé l'Assemblée?

LE CURÉ. Je crois que vous plaïsantez. Pouvez-vous sérieusement présumer que la majorité des membres de l'Assemblée législative, ceux du côté gauche, ainsi que leurs adhérens, ayent jamais été dans les dispositions de pratiquer ces éminentes vertus, & par icelles de faire revivre en eux l'esprit de la primitive Eglise? Soyez au contraire persuadé, que leur intention est d'anéantir notre sainte religion, qui condamne leur conduite scandaleuse. S'ils nous ramènent à l'époque des premiers siècles, ce n'est qu'afin que nous soyons les victimes, ou du moins les témoins de l'horrible persécution qu'ils ont juré contre les défenseurs de la foi.

BENOIT. Vous m'annoncez des choses terribles!

LE CURÉ. J'en suis fâché; mais je ne puis vous dissimuler ces tristes vérités. Ne diroit-on pas que nous sommes transférés dans le siècle des *Saül*, des *Nérons*, des *Dioclétiens*? déjà elle s'est renouvelée de nos jours, cette grande persécution dans l'Eglise (50). Pouvez-vous, sans frémir, vous rappeler les horreurs commises dans les lieux saints? Vous savez que les impies ré-

(49) Ad Ephesios. cap. 5, v. 19.

(50) Act. Apôt. cap. 7, v. 1.

volutionnaires y ont osé profaner le Saint des Saints; qu'ils ont renversé les fonts de baptême, brisé les confessionaux, démoli les autels; qu'ils ont foulé aux pieds les reliques & les images des Saints; qu'ils se sont joué de tout ce que nous avons de plus sacré dans la religion. Vous savez qu'ils ont eu l'impudence de fustiger les Vierges consacrées à Dieu; qu'ils ont converti les couvens de l'un & de l'autre sexe à des tribunaux d'injustice, à des casernes, à des arsenaux, à des écuries, à des maisons de débauche; que dans toute l'étendue de la France on n'entend plus chanter les louanges du Seigneur. Vous savez les massacres (51) que l'on a fait sur les ministres de l'Eglise; que quantité sont encore détenus dans les prisons; que plusieurs sont morts à la suite des coups qu'ils ont reçus, & que généralement tous les Ecclésiastiques fidèles à la religion ont été déportés, errans aujourd'hui dans des terres étrangères.

BENOIT. Je fais cela; je fais même qu'un grand nombre de ces charitables ministres des autels, naguere les pères des pauvres & consolateurs

(51) On ne peut, sans verser des larmes, se rappeler les cruautés exercées à Paris le 2 Septembre de l'année dernière, où près de 600 Ecclésiastiques furent égorgés à St. Firmin, à St. Sulpice, & le plus grand nombre dans l'église des Carmes. Tous, sur la proposition à eux faite de jurer ou de mourir, répondirent: nous préférons la mort. Puis en chantant le *Psautier*, reçurent la couronne du martyr. Trente-trois chariots furent employés pour conduire au cimetière de St. Roch les vénérables cadavres, parmi lesquels celui du vertueux Archevêque d'Arles.

des affligés, font eux-mêmes actuellement réduits à la dernière des misères.

LE CURÉ. En quoi ont-ils mérité ce châtiement ? Quels sont leurs crimes ? vous les connoissez. C'est d'avoir administré les sacremens, d'avoir été inébranlables dans la foi, de n'avoir pas voulu prêter le serment sacrilège. Et les augustes scélérats de l'Assemblée, ces juges tyrans, ont avancé qu'ils vouloient rendre à la religion son premier lustre ! Qu'un homme qui a seulement un peu de bon sens, puisse s'y laisser prendre, cela surpasse mon imagination. L'esprit qui anime les partisans de la révolution Française, est absolument dans la négative de donner à la religion un autre lustre que celui dont les Empereurs, ennemis des chrétiens, ont orné l'Eglise naissante, le martyr.

BENOIT. Le récit de ces horreurs fait glacer le sang dans les veines. Mais peut-on les attribuer aux représentans de la Nation ?

LE CURÉ. Ne vous ai-je pas souvent répété, que les pères & les maîtres qui savent, & cependant se taisent sur les vols commis par leurs enfans ou leurs domestiques, sont censés y avoir consenti, & deviennent responsables de leurs injustices ? Les représentans de la Nation ont été témoins oculaires de ces forfaits ; du moins ils auroient dû se servir de l'autorité qu'ils ont usurpée, pour les empêcher & punir les coupables. Ils n'en ont rien fait ; ils ont au contraire paru y applaudir : on assure qu'ils ont même porté le peuple à ces excès. J'aurois peine à le croire, si des lettres écrites & signées de leurs mains, n'en

fournissoient des preuves bien authentiques (52).

BENOIT. On ne peut rien concevoir de plus horrible.

LE CURÉ. Oui, il est inconcevable que des prétendus philosophes, des soit-disans catholiques, se soient livrés à des sacrilèges auxquels les payens & les barbares se sont refusés.

Nous lisons dans l'histoire, que le 24 Août 410, *Alaric*, Roi des Goths, s'empara de Rome, & livra cette ville au pillage ; mais respectant les ministres & les temples d'une religion, autorisée chez le peuple vaincu, excepta les uns & les autres de ce fléau. Ayant appris que son armée avoit trouvé dans la maison d'un particulier une quantité de vases d'or & d'argent, appartenant à l'église de St. Pierre, le Roi barbare ordonna qu'on les reporta tous à cette basilique, & le transport se fit avec pompe.

BENOIT. Ce trait doit confondre les membres des Assemblée & Convention nationales. Mais s'ils avoient tenu parole, s'ils ne s'étoient occupé qu'à réformer les abus du gouvernement ecclésiastique, n'auroient-ils pas entrepris une opération bien sage & très-louable ?

LE CURÉ. Le prétexte de réformer l'Eglise, fut le commencement de l'hérésie des Luthériens & des Calvinistes, qui entre eux se disent encore de nos jours *réformés* ; il sera aussi celui de l'hérésie des Français, que j'appellerai *constitutionnelle*. En supposant que dans le gouverne-

(52) Je fais des Représentans, les H... L... P... qui ont écrit à des particuliers de ma connoissance, pour les engager à l'insurrection.

ment ecclésiastique des abus y aient été introduits, je vous demande, si un *Emery*, un *Rabaud de Saint-Etienne*, un *Péthion*, un *Barnave*, un *Voydel*, un *Dupont*, un *Mirabeau*, &c. &c. (53), des Juifs, des Calvinistes, des Sociniens, & ce qui pis est, des incrédules, des déistes & des athées lesquels ont composé l'aréopage Français; je vous demande, dis-je, si ces hommes pervers peuvent être les instrumens dont Dieu auroit voulu se servir pour réformer son Eglise? Les prétendus réformateurs sont des médecins dangereusement malades, qui auroient dû suivre le conseil ou le précepte même de Jésus-Christ; travailler à leur propre guérison, avant que d'entreprendre celle des autres (54). Ils devoient se réformer eux-mêmes, sans prétendre travailler à une réforme, pour laquelle ils n'ont ni qualité, ni capacité, puisqu'elle n'est point de leur ressort.

BENOIT. Par ces mots *elle n'est point de leur ressort*, prétendez-vous peut-être, que la puissance séculière n'a pas le droit de réformer l'Eglise?

LE CURÉ. Je prétends cela même. Ma réponse a pour base un article de foi. Il n'appartient qu'à la puissance apostolique de réformer les abus du gouvernement ecclésiastique. Ce droit est uniquement dévolu aux successeurs des Apôtres, qui l'ont immédiatement reçu de Jésus-Christ. Les Princes luthériens en sont tellement convaincus, qu'ils renvoyent eux-mêmes les points de réforme au consistoire, & en laissent

(53) Le Moniteur a rapporté les discours & les motions sacrilèges de ces impies.

(54) Lucæ cap. 4, v. 23.

la discussion à leurs docteurs, les prêtres de la réforme, qui sont chez eux ce que sont chez nous les Evêques. Ainsi tout ce que l'Assemblée a osé, & tout ce que la Convention pourroit encore statuer, relativement à une réforme concernant le gouvernement de l'Eglise, est essentiellement nul, s'il n'est muni de l'autorité du saint Siège ou des Evêques; ceux-ci sont les seuls que le *Saint Esprit a établi pour gouverner l'Eglise* (55). C'est pourquoi Saint Paul écrit à Tite : *je vous ai laissé à Crète, pour corriger ce qui y reste à corriger* (56); & après avoir exhorté les Corinthiens à remplir exactement les devoirs du christianisme, il leur marque : pour le reste, je m'en acquitterai, lorsque je retournerai chez vous (57).

BENOIT. Je crois volontiers que le droit de gouverner l'Eglise, appartient aux Evêques; mais si ceux-ci y tolèrent des abus, le bien même de l'Eglise paroît exiger que les Puissances suppléent à la négligence des Prélats.

LE CURÉ. Que diroit un Roi, si le Pape prétendoit influencer dans son gouvernement politique, sous prétexte d'en réformer les abus? Il diroit sans doute que le Pape se mêle des choses qui ne sont pas de sa compétence. Et pourquoi l'Assemblée nationale veut-elle se mêler des objets dont la connoissance n'appartient qu'à la puissance ecclésiastique? Si l'Assemblée a cru que des abus se sont glissés dans le gou-

(55) Act. Apost. cap. 20, v. 28.

(56) Ad Titum cap. 1, v. 5.

(57) I ad Corint. cap. 11, vers. ultimo.

vernement spirituel, elle devoit faire des vœux pour leur réforme; elle devoit s'adresser au saint Siège, ou à Messieurs les Evêques de France assemblés en synode, leur présenter des projets de réforme, & attendre d'eux des réglemens, qui pour lors auroient eu force de loi. Dans ce cas tout le monde auroit applaudi à son zèle; mais l'Assemblée nationale n'a pu entreprendre une pareille réforme sans empiéter sur les pouvoirs des Evêques. *Que personne ne fasse rien, en ce qui concerne l'Eglise* (58). Saint Ignace, qui étoit disciple de Saint Jean l'Evangéliste, ne pouvoit toucher de plus près à la source de la tradition & de l'ancienne discipline, que nos révolutionnaires osent impudemment invoquer. Je pourrois vous citer encore & Tertulien, & les canons apostoliques, & les saints Cyprien, Ambroise, Cyrille d'Alexandrie, qui vivoient dans les premiers siècles de l'Eglise; mais pourquoi tant d'autorités pour balancer une autorité éphémère? Le concile d'Antioche, tenu en 341, a décidé, que *les affaires ecclésiastiques ne doivent être réglées qu'avec la puissance de l'Evêque, à qui le soin des fidèles est confié* (59); ce qui fut encore confirmé par les conciles de *Constance* & de *Trente*, lesquels ont reconnu & solennellement professé, que *pas même ce qui regarde la discipline, ne pouvoit être changé que par l'autorité de l'Eglise, qui l'avoit établi* (60). Il est

(58) S. Ignatius martyr. epist. ad Magn. n°. 8.

(59) Concil. Antioch. canone 24.

(60) Concil. Constan. sess. 13. & Trident. sess. 21, cap. 2.

donc prouvé à l'évidence, qu'une assemblée profane, convoquée purement & simplement pour régler les affaires civiles, ne peut s'occuper de choses qui concernent le spirituel; si elle s'en occupe, elle met la main à l'encensoir, & mérite les reproches que fit autrefois, de la part de Dieu, le grand-Prêtre *Azarias* au Roi *Ostias*, lorsqu'il lui dit : *Prince, il ne vous est pas permis d'entreprendre ainsi sur l'office & sur les droits des prêtres, qui sont consacrés à ce ministère. Sortez, & ne vous mêlez point du sanctuaire* (61).

BENOIT. Je lis, & tous les jours j'entend dire, que les décrets, concernant les Ecclésiastiques, ne portent que sur le temporel & le civil aussi leur code est-il intitulé : *Constitution civil du Clergé*. Est-il donc contraire à la religion que les Prêtres soient soumis aux loix de l'Etat?

LE CURÉ. Depuis quand la forme de la hiérarchie ecclésiastique, l'indissolubilité du mariage le célibat des Prêtres, le pouvoir d'absoudre l'administration des sacrements, l'érection des bénéfices, la mission des Evêques, l'institution des Curés, la circonscription des diocèses & des paroisses, la juridiction sur les âmes, la prédication de l'Evangile, l'instruction de la doctrine chrétienne, les fondations de messes, l'établissement des canonicats & des ordres religieux l'émission des vœux, les donations de fond consacrés à Dieu, les legs pieux faits aux Eglises, le droit de percevoir la dixme, la discipline & le gouvernement de l'Eglise, &c. &c.

(61) 2 Paralip. cap. 26, v. 18.

Je vous demande, depuis quand toutes ces choses ont-elles changé de nature, & sont-elles devenues temporelles & purement civiles? n'ont-elles pas toujours été regardées, les unes intrinsèquement spirituelles, & les autres du-moins annexées au spirituel? Cependant l'Assemblée nationale, sous tous les rapports profane, en a fait le sujet de ses délibérations; elle a même prononcé définitivement sur ces objets, sans l'intervention de la puissance spirituelle: & vous voudriez que des Prêtres fidèles à leur religion, se soumettent à des loix semblables? Non. Nous devons tous dire, au péril de notre vie, avec le prince des Apôtres: *il faut que nous obéissions à Dieu, plutôt qu'aux hommes* (62).

BENOIT. Trouvez-vous donc dans la *constitution civile du clergé*, des décrets qui véritablement attaquent le dogme?

LE CURÉ. Oui; car beaucoup attaquent ce qui dans la religion est d'institution divine; & plusieurs sont formellement en contradiction avec des vérités, que notre mère, la sainte Eglise, nous oblige de croire, sous peine d'anathème: *vérités* que nous appellons *articles de foi*. Donc que la *constitution civile du clergé* renferme quantité de décrets qui véritablement attaquent le dogme.

BENOIT. Quels sont ces décrets?

LE CURÉ. Ceux qui statuent sur les objets ci-dessus mentionnés, savoir, sur la forme de la hiérarchie ecclésiastique &c. Presque tous attaquent le dogme: il en est peu qui ne contiennent des

propositions soutenues par les hérétiques des siècles passés, déjà condamnées par l'Eglise.

BENOIT. Je crois Mr. le Curé, ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais ayez la bonté de me prouver solidement, que la forme de la hiérarchie ecclésiastique est attaquée & renversée par la *constitution civile du Clergé*. Vous me fournissez par ce moyen des armes pour combattre ceux qui tous les jours nous disent le contraire.

LE CURÉ. La forme du gouvernement ecclésiastique consiste en ce que Jésus-Christ, avant que de monter au ciel, voulut se donner un vicaire sur la terre, un successeur, qui de concert avec les *Evêques, les Curés, les Diacres, & autres savans du Clergé* (63), gouverneroit son Eglise selon les loix stables & immuables qu'il y avoit établies. Il est de foi, que ce gouvernement *est d'institution divine, hiérarchique*, (64) dans lequel il existe une subordination des ministres, qui graduellement remonte jusqu'au Chef de l'Eglise, chez qui réside la plénitude des pouvoirs spirituels, ainsi que dans un gouvernement monarchique il se trouve une dépendance des tribunaux inférieurs aux supérieurs, jusqu'à celui du Roi, où finalement est concentrée la plénitude des pouvoirs temporels. Or la *constitution civile du Clergé* renverse absolument cette subordination, cette forme de gouvernement.

BENOIT. C'est ce que les Français nient.

(62) Act. Apost. cap. 5, v. 29.

(63) Ad Ephesios cap. 4.

(64) Concil. Trid. sess. 23 de ordinat. canone 6.

LE CURÉ. Pour vous le prouver, il faut d'abord commencer par l'origine même de notre sainte religion, & vous rappeler que le Fils de Dieu choisit pour son Vicaire celui qui parmi ses disciples fut le premier à recevoir l'Evangile (65) & le premier à confesser sa Divinité (66), *Simon*, depuis appelé *Pierre* (67). Il le déclara en présence de tous les Apôtres, le Chef de son Eglise; il lui dit: vous vous appelez *Pierre*, c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise. (68) Puis se conformant à l'usage établi dans chaque famille bien réglée, où le chef seul tient les clefs de la maison, il lui promit qu'il lui confieroit les clefs du Royaume des Cieux (69), pour en ouvrir la porte à ceux qu'il en jugeroit dignes, assurant que tout ce qu'il délieroit sur la terre, seroit aussi délié dans les Cieux (70). Ce fut après sa glorieuse résurrection que le Sauveur réalisa les promesses faites à Pierre avant sa passion, lorsqu'il lui dit: *païssez mes moutons, païssez mes brebis* (71). Pierre, en sa qualité de chef de l'Eglise, réprimanda d'abord avec une sainte colère les Juifs, qui le jour de Pentecôte accusoient les Apôtres d'être pris de vin (72): c'est encore en cette qualité qu'il vengea la fraude d'*Ananie* (73), & la témérité de *Simon* le magicien (74). Voilà donc Pierre & tous ses légitimes successeurs au siège de Rome, constitués chefs de tous les chrétiens, membres

- (65) Mathæi cap. 4. (66) Mathæi cap. 16, v. 14.
 (67) Mathæi cap. 10, v. 2. (68) Mathæi cap. 16, v. 17.
 (69) Ibidem, v. 19. (70) Ibidem.
 (71) Joan. c. 21, v. 16 & 17. (72) Act. Apost. c. 2, v. 15.
 (73) Act. Apost. c. 5, v. 4. (74) Act. Apost. c. 8, v. 19.

du

du corps mystique de l'Eglise, qui n'est autre que l'assemblée de tous les fidèles qui font profession de la même doctrine & qui font usage des mêmes sacrements sous un même Chef visible, qui est notre saint père le Pape (75). Cependant l'Assemblée nationale refuse au Souverain Pontife la qualité de Chef de l'Eglise.

BENOIT. Je vous demande pardon; elle a solennellement déclaré qu'elle reconnoissoit le Pape pour en être le Chef.

LE CURÉ. Oui, par dérision; comme la synagogue, qui enfonçant une couronne d'épines sur la tête de Jésus-Christ, lui disoit: *Salut, Roi des Juifs* (76); ou comme un enfant qui diroit à l'auteur de ses jours: je vous reconnois pour mon père, mais vous n'avez rien à me commander. Il ne suffit pas de reconnoître le Pape pour être le Chef de l'Eglise, je reconnois aussi *Selim III* pour être le chef de l'Empire Ottoman; cependant, Dieu merci, je ne suis pas Musulman. Pour être catholique, il faut écouter la voix du Pape, recevoir ses brefs, observer ses préceptes, en un mot, il faut lui obéir: car selon les jurisconsultes, reconnoître ou écouter, signifie obéir, être soumis (77). Un corps est mort dès qu'il est séparé de son chef; un homme est prêt à expirer, au moment que le chef cesse d'influer, par les esprits vitaux, sur ses membres. Or puisque l'Assemblée, par son décret du 1 Juin

(75) Catéchisme à l'usage du diocèse de Bâle, p. 27.

(76) Mathæi cap. 27, v. 29.

(77) L. 19, pr. ff. de ædilit. edict. Lib. 50, ff. de recept. arbitr.

D

1790, défend de reconnoître en aucun cas & sous quelque prétexte que ce soit, l'autorité des Evêques ou Métropolitains, dont le siège seroit établi sous la domination d'une puissance étrangère, ni à celle de ses délégués en France ou ailleurs; il en résulte, que le Pape ne peut plus influencer ni agir sur les membres de la République française: donc ceux-ci sont morts ou prêts à mourir à la religion catholique.

BENOIT. Je commence à croire que les Français sont détachés du saint Siègle.

LE CURÉ. Vous croyez bien; car ils sont des moutons détachés de leur pasteur. Observez que J. C. n'a confié à Pierre les clefs du Paradis, qu'autant qu'il lui a conféré la houlette pour gouverner son bercail, en lui disant: *païssez mes moutons*; & en cas qu'il n'eût pas bien compris que ce commandement le regardoit individuellement, il lui répéta: *Pierre, païssez mes moutons*. Enfin, pour preuve qu'il lui donnoit les ordres de paître en son nom, généralement tous les individus de son troupeau de la chrétienté, il lui adressa une troisième fois la parole, en présence de ses disciples, & lui dit: *païssez non-seulement mes moutons*, tous les fidèles laïques, Empereurs, Rois, Princes, Magistrats & Citoyens quelconques, mais *païssez également mes brebis* (78), les Evêques, les Curés, & tous les membres du Clergé. Le divin Maître, après avoir investi St. Pierre du gouvernement général de son bercail, lui dit: *actuellement suivez-moi* (79). Que signifient ces

(78) Joannis cap. 21, vers. 16 & 17.

(79) Joan. cap. ultimo.

paroles? Conformément à l'opinion d'Origène & des Saints Ambroise, Grégoire, Athanase, Léon, surnommé le Sage, les interprètent comme suit: Suivez-moi avec votre bâton pastoral dans le gouvernement spirituel: — présidez mon Eglise à ma place: — c'est de-là que St. Pierre suit Jésus-Christ dans ses successeurs jusqu'à nos jours (80).

BENOIT. D'après ce que vous venez de dire, on croiroit que St. Pierre fut le Pasteur des Apôtres mêmes.

LE CURÉ. Il le fut effectivement. St. Optat n'en doutoit pas, lorsqu'il dit: Pierre est appelé *Céphas*, parce qu'il est le Chef de tous les Apôtres (81). Jamais les Apôtres se sont regardés comme chefs, mais toujours comme membres seulement du Corps de l'Eglise. St. Paul l'avoue lui-même, en disant: *nous sommes tous baptisés pour former un même corps — & Dieu a placé les membres de ce corps comme il l'a jugé à propos* (82). Origène soutenoit déjà que le Sauveur avoit donné à Pierre les pouvoirs absolus de paître ses brebis (83). Ainsi il n'en a pas excepté les Apôtres: c'est aussi le sentiment de St. Bernard, qui décide cette question en concluant: le Fils de Dieu a mis sous la houlette de St. Pierre, non quelques fidèles, mais

(80) Apud Sappel, Lib. singul. de statue ecclesiæ, part. 1.

(81) S. Optatus Milevitanus, Lib. 2. de schism. Donatis.

(82) 1 ad Corinth. cap. 12.

(83) Origenes, Lib. 3, cap. 6, in epist. S. Pauli ad Romanos.

tous ; & qui dit tous , n'excepte personne (84). Le témoignage de St. Bernard est d'un grand point , puisque *Fébronius* , un des plus grands ennemis de la Cour de Rome , le cite toujours avec respect , le nommant *l'oracle de son siècle & la voix de toute l'Eglise* (85).

BENOIT. J'ai toujours été dans la persuasion que tous les Apôtres avoient reçu de Jésus-Christ une étendue de pouvoirs égaux à ceux de Saint Pierre.

LE CURÉ. Ils avoient tous les mêmes pouvoirs comme Apôtres ; pouvoirs de faire des miracles , de guérir les malades , de ressusciter les morts , de chasser les démons , de parler différentes langues &c. ; mais comme Evêques , leurs pouvoirs étoient subordonnés à ceux de Saint Pierre , *qui les surpassoit tous* (86). Plusieurs savans soutiennent avec le célèbre Tirinus (87) , que les Apôtres en qualité d'Evêques , n'avoient que des pouvoirs *délégués* ; du-moins il est certain que les Apôtres n'étoient que des Pasteurs subalternes. Tandis que Pierre étoit le Pasteur universel , le Pasteur de tous les Pasteurs , ayant la surintendance , une inspection générale sur le bercail entier de Jésus-Christ ; celle des Apôtres ne s'étendoit que sur quelques parcelles de ce bercail , sur quelques troupeaux divisés , qui étoient tombés dans le partage de leur mission. C'est pourquoi Saint Paul n'écri-

(84) S. Bernard. Lib. 2, de considerat. cap. 8.

(85) Febron. cap. 6, § 15, pag. 399.

(86) Act. Apost. c. 9, v. 32.

(87) Tirinus Comment. in Lucam. cap. 6, v. 13, apud me, tom. II, pag. 178.

voit qu'à des Eglises particulières , aux *Romains* (88), aux *Corinthiens* , (89) , aux *Ephésiens* (90) ; tandis que les lettres de Saint Pierre étoient adressées aux fidèles dispersés dans tous les pays déjà chrétiens , aux membres de l'Eglise universelle.

BENOIT. Jésus-Christ n'a-t-il pas donné aux Apôtres les mêmes ordres qu'à Saint Pierre , d'annoncer l'Evangile à toute la terre ? N'avoient-ils donc pas les mêmes pouvoirs que lui ?

LE CURÉ. Lorsque Jésus-Christ dit aux Apôtres : *allez dans l'univers entier : prêchez l'Evangile à toutes les créatures* (91) , son intention ne fut pas d'obliger chaque Apôtre en particulier de parcourir le monde entier ; cela eût été moralement impossible mais de se le partager ; pour y porter successivement le flambeau de la foi. C'est ce qui arriva ; chacun obtint un certain district , ce que nous appellerions diocèse , dans lequel il exerçoit ses fonctions épiscopales , mais toujours sous la juridiction de Saint Pierre , qui étoit le chef de l'Eglise & des Apôtres mêmes. C'est en cette qualité , que Pierre écrivit aux Apôtres déjà arrivés aux lieux de leur destination : *païssez le troupeau qui est dans vous* (92) , dans votre arrondissement. C'est encore en qualité de premier Pasteur , qu'il leur prescrivit le mode de paître les ouailles , & d'engager les peuples de se soumettre à la loi de la grace : *ne les forcez point* , leur écrivoit-il ;

(88) Ad Romanos cap. 1, v. 1.

(89) 1. ad Corinth. cap. 1, v. 1. Idem, 2. ad Corinth. cap. 1, v. 1.

(90) Ad Ephes. cap. 1, v. 1.

(91) Marci c. 16, v. 15. (92) 1. Petri c. 5, v. 2.

mais laissez-leur la liberté ; agissez selon Dieu ; soyez désintéressés : n'affectez pas de vouloir dominer sur le Clergé ; mais revêtus de l'ensemble de toutes les vertus , prêchez d'exemple à votre troupeau (93).

BENOIT. Que je deviens favant ! je vois clairement que les pouvoirs des Apôtres n'étoient pas égaux à ceux de Pierre.

LE CURÉ. Quel homme sensé pourroit s'imaginer que Dieu ait voulu donner à son Eglise naissante, un gouvernement moins parfait que le fut celui de la synagogue, où le grand-Prêtre régnoit en monarque (94) ? La réalité devoit succéder à la figure. Il falloit donc dans la loi de grâce, encore un plus grand Pontife qui gouvernât l'Eglise. Un tel gouvernement, dit Saint Cyprien (95), est plus propre pour conserver l'unité, & pour éviter l'anarchie. Les Romains républicains l'ont reconnu, puisqu'ils se sont vus obligés de se donner un dictateur. Le partage & la multitude des autorités a souvent fait naître la désunion. Aussi dans une famille bien gouvernée ne voit-on qu'un chef, dans une armée qu'un général, sur un vaisseau qu'un pilote, dans un troupeau qu'un berger, sur un corps qu'une tête, dans un Royaume qu'un Roi. Ainsi dans le gouvernement du monde le plus sage, celui de l'Eglise, dont le Fils de Dieu a prescrit la forme, ne cherchons qu'un gouverneur ; *entre douze Jésus-Christ n'a choisi qu'un Chef*, dit Saint Jérôme (96),

(93) Idem, ib. (94) Deuteronomii cap. 7.
(95) Sanctus Cyprianus de unitate ecclesiae.
(96) S. Hieronymus lib. 2, contra Jovin.

afin d'éviter toute occasion de schisme. Ce chef fut Pierre, auquel les onze autres Apôtres étoient soumis, & avec lequel ils n'ont cessé d'être en relation au sujet de leurs fonctions épiscopales, comme le fait presumer Saint Paul lui-même, dans son Epître aux Galates, où il dit : depuis Damas, après trois ans j'ai été trouvé Pierre à Jérusalem, avec lequel j'ai été en conférence pendant quinze jours (97). Pourquoy cette démarche ? Sur quoi rouloit la conférence ? Saint Ambroise paroît l'insinuer ; à cause, dit-il, que le Sauveur avoit chargé Pierre du soin de toutes les Eglises (98). Il faut donc convenir que Saint Pierre avoit des pouvoirs plus étendus que les Apôtres. De-là j'infère avec Saint Bernard, que les pouvoirs de notre saint père le Pape sont illimités, tandis que ceux des autres Evêques sont restreints dans les bornes de leur diocèse (99). Cette conséquence est tirée d'un principe certain : que la plénitude des pouvoirs accordés à Pierre, est dévolue par droit de succession au Souverain Pontife, qui a la primauté d'honneur & de juridiction dans l'Eglise, & sur tous les Evêques de la chrétienté. Voilà un article de foi décidé non-seulement dans les conciles de Trente, de Florence, de Latran, mais déjà dans le premier des conciles, celui de Nicée, qui déclare : l'Evêque qui occupe le siège de Rome, a une autorité semblable à celle de Pierre ; c'est pourquoi il obtient une supériorité sur tous les Patriarches.

(97) Ad Galat. cap. 1, v. 18.

(98) S. Ambrosius in illud ad Galatas, c. 1.

(99) S. Bernardus lib. 1, de consid. ad Eugenium.

Le synode prononce unanimement anathème contre quiconque osera se refuser à cette sanction (100).

BENOIT. Le bon Dieu me préserve d'encourir l'excommunication. Je crois fermement, que notre saint père le Pape a une supériorité dans l'Eglise sur tous les Evêques.

LE CURÉ. En sa qualité de premier Pasteur il a donc naturellement le droit d'instituer, je veux dire, de choisir, de nommer, ou du-moins de confirmer les Pasteurs subalternes les Evêques; ainsi que dans une Monarchie il appartient au Souverain de nommer ses Ministres. L'Eglise gallicane, dans son assemblée générale de 1626, déclare positivement, que *le Pape est le successeur de Saint Pierre, duquel tous les Evêchés ont pris leur commencement, & tiré leur origine*. La saine raison dicte, qu'un Pasteur doit jouir de la liberté de choisir un homme de probité, auquel il puisse confier le soin de paître en son nom une parcelle du troupeau, dont il est comptable. Saint Pierre exerça ce droit en consacrant *Saint Jacques* le mineur, Evêque de Jérusalem (101); en envoyant *Martial* dans les Gaules, *Rufus* à Capoue, *Pancrace* en Sicile, *Marcien* à Syracuse (102), *Apollinaire* à Ravenne en Italie (103), *Lin* à Besançon en Franche-Comté (104). Les successeurs de Saint

(100) Concil. Nicænum 1, can. 39, ex Arabicis.

(101) Sartorius, tom. I, ad annum Christi 34, p. 38.

(102) Idem ibid. pag. 55 & 56.

(103) Legenda in breviario ad diem festum, die 23 Julii.

(104) Joan. Jac. Chiffletius Vefont. part. alterâ, p. 10.

Pierre en ont toujours agi de même jusqu'à *Pie VI*, glorieusement régnant, qui a encore donné, ces dernières années, des Evêques à la Russie blanche, ainsi qu'aux Etats-unis de l'Amérique, & qui a nommé au siège de Lausanne Monseigneur *Bernard de Lentzbourg*, Abbé de l'Abbaye d'*Hauterive*, de l'ordre de Cîteaux. Il n'est aucun Pape qui n'ait pu dire: *je connois mes brebis* (les Evêques de l'univers chrétien), & *elles me connoissent* (105), puisqu'il n'existe aucun Evêque légitime qui n'ait prêté au Pontife de Rome le serment d'obéissance, dont la formule ait été prescrite par *Grégoire VII*, & par le concile de Trente. *Gerson*, *Thomassin*, *Van-espen*, & *Martenne* dans les antiquités ecclésiastiques, en citent des exemples des siècles les plus reculés. Jamais peuple Catholique n'a reconnu un Evêque dont l'élection n'auroit pas été approuvée par le saint Siège. Les *Donatistes* qui ont commencé leur schisme l'an 311, en élevant sur un siège épiscopal d'Afrique *Majorin*, à la place de *Cécilien*, successeur légitime de *Mensorius*, n'ont pas eu le front des aréopagistes Français. Ils savoient & avouoient, qu'on ne peut se dire Catholiques sans avoir un Evêque donné ou confirmé par le Pape. Pour conserver ce glorieux titre, ils envoyèrent en différens tems, comme l'assure Saint Augustin, *Victor* & *Maurolé* à Rome, chargés de solliciter la confirmation de leur Evêque (106).

BENOIT. Son Altesse notre illustrissime Prince.

(105) Joan cap. 10, v. 14.

(106) Voyez Henri de Valois, annotations sur l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, à la fin.

Evêque de Bâle, n'a pas été institué par le Pape, puisqu'il a été élu à l'unanimité des suffrages, par les Grands-Chanoines d'*Arlesheim*.

LE CURÉ. Son élection a été confirmée par le Vicaire de Jésus-Christ; ainsi elle est conforme aux saints Canons, qui autorisent les Eglises cathédrales de l'Empire, d'élire leur Evêque respectif, à condition toutefois, que le nouvel élu s'adresseroit au Pape, pour recevoir sa confirmation s'il en étoit trouvé digne. La *confirmation* du saint Père a toujours été regardée nécessaire, pour légitimer l'exercice des actes épiscopaux : son usage est très-ancien dans l'Eglise; car le Pape *Hormisdas* a déjà représenté *Epiphane*, pour avoir occupé le siège patriarcal de Constantinople, sans en avoir obtenu la *confirmation*, conformément, dit-il, à l'ancienne coutume (107). Ne peut-on pas envisager cette confirmation, comme une exécution des ordres donnés à Pierre par le Sauveur : *confirmez vos frères* (108)? Il est certain que le concile général de *Calcedoine*, tenu en 451 par 360 Evêques, déclara nulles les nominations d'*Eustache* au siège métropolitain de *Berye* en Phénicie, & d'*Anastase* à celui de Nicée, faites sans le consentement du Chef de l'Eglise (109). Saint Grégoire écrivit aux Evêques, de ne donner à la ville de *Salone* aucun Evêque, que celui qu'il leur assigneroit, avec menace de les priver de sa communion, s'ils refusoient de lui obéir (110).

(107) Epist. 71, in collect. concil. l'Abbe, tom. I, p. 665.

(108) Lucæ cap. 22, v. 32.

(109) Concil. Chalced. sess. 3 & 4.

(110) Epist. 10, lib. 4, cap. 689.

Innocent III annulla l'élection de l'Evêque de *Penna*, parce qu'il avoit eu la témérité de s'asseoir sur le siège épiscopal sans en avoir obtenu la confirmation (111); il déclara aussi *Conrad* déchu des Evêchés de *Hildesheim* & de *Wurtzbourg*, pour avoir osé prendre possession de l'un & de l'autre sans son approbation (112). Saint *Bernard* demanda à *Honorius II*, qu'il voulût agréer la nomination d'*Alberic* de *Châlons-sur-Marne*, élevé à l'épiscopat par son suffrage (113); ce qui prouve que le saint Abbé regardoit les élections des Evêques faites sans le consentement du Pape, de nulle valeur. Les Rois de France eux-mêmes, en ont été tellement persuadés, qu'une ordonnance émanée en 1576, d'après les avis des Etats-généraux assemblés à *Blois*, & renouvelés par ceux tenus à *Paris* en 1615, oblige les Evêques, nommés par le Roi, de s'adresser à la Cour de Rome pour en recevoir la confirmation. Nous devons donc considérer cette *confirmation* comme la clef qui ouvre aux Evêques la porte du bercail de Jésus-Christ, & quiconque n'entre pas par cette porte dans la bergerie, n'en est pas le pasteur, mais un voleur & un larron (114). Cependant un décret de l'Assemblée nationale porte : *le nouvel Evêque ne pourra point s'adresser à l'Evêque de Rome pour en demander la confirmation* (115).

(111) Rainaldus ad annum 1099. no. 19.

(112) Albertus Krantz metropol. lib. 7, cap. 17.

(113) S. Bernardus epist. 13, tom. I, oper. pag. 33, edit. Maurin.

(114) Joan. cap. 10, v. 1.

(115) Décrété dans la séance du mardi 1 Juin 1790.

Ce décret me rappelle précisément la demande que fit *Luther* aux Princes de l'Allemagne, quand il les invita d'ôter au saint Père le droit de confirmer les Evêques; & plus je réfléchis, plus il me paroît que cette disposition ne diffère en rien de celle que le Parlement d'Angleterre se hâta d'ériger en loi, lors de son schisme avec Rome, en ordonnant que le Pape désormais n'auroit plus aucune part à l'établissement des Evêques. Cette loi fut portée en l'année 1534, la même qui compléta le schisme (116).

Il est donc incontestable, que les Evêques constitutionnels dressent en France autel contre autel. Ils sont des ruisseaux détournés de la source, des rameaux détachés de l'arbre, des membres séparés du chef; en un mot, des Evêques schismatiques.

BENOIT. Je vous suis très-obligé de m'avoir défabusé. Des livres & des discours séditionnaires m'avoient faussement persuadé, que les Evêques étant successeurs des Apôtres, n'étoient pas obligés de recourir à une *confirmation* du Pape.

LE CURÉ. *Personne ne doit se flatter d'être honoré de l'épiscopat, excepté celui qui y est appelé de Dieu, comme Aaron* (117). Or je vous demande, s'il est possible de se persuader raisonnablement, qu'un Evêque constitutionnel élu par des électeurs juifs, protestans, matérialistes, & athées, soit appelé de Dieu comme *Aaron* au pontificat? Pour que les Evêques soient successeurs des Apôtres, il faut première-

(116) Fleury hist. ecclésiast. liv. 133, art. 91. & liv. 134, art. 142.

(117) Ad Hebræos cap. 5, v. 4.

ment que leurs élections soient selon les formes canoniques. Il faut ensuite qu'ils reçoivent, comme les Apôtres, leur mission de Jésus-Christ; & que celui-ci leur dise par l'organe de son Vicaire, notre saint Père le Pape: *comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie* (118). *Allez travailler à ma vigne* (119). *Allez donc & instruisez toutes les nations: baptisez-les au nom du Père, du Fils & du Saint Esprit; enseignez-les à observer tout ce que je vous ai commandé* (120). Cette mission n'est donnée aux Evêques que dans la *confirmation* qu'ils obtiennent de Rome. Sans elle, les actes judiciaires qu'ils exercent sont sacrilèges; les absolutions qu'ils donnent & les mariages qu'ils bénissent, sont intrinsèquement nulles par défaut de juridiction.

BENOIT. L'ordination ou la consécration n'est-elle pas ce que vous appelez juridiction? ou du-moins, ne la confère-t-elle pas?

LE CURÉ. Non. Elles sont tellement distinguées, que l'une peut être sans l'autre. Il n'est pas rare de voir des Prêtres sans juridiction, & au contraire un Evêque jouir d'une juridiction dans son diocèse avant que d'être consacré. La consécration ne donne que le pouvoir *d'ordre*, un pouvoir *radical* seulement. Mais pour qu'un Evêque fasse un acte judiciaire, il faut que le Pape lui ait assigné des sujets sur lesquels il puisse exercer un pouvoir de juridiction: sans cette *juridiction*, il ne peut absoudre un seul pénitent. Voilà ce que le concile de Trente a

(118) Joan. cap. 20, v. 21. (119) Mathæi cap. 4, v. 7.

(120) Mathæi cap. 28, v. 19.

décidé (121). Il en est dans le gouvernement ecclésiastique, comme dans tous les gouvernemens, où une sentence portée par un juge sur des non-justiciables, est regardée & de fait & de droit comme nulle. Vous savez que ressortissant du bailliage de *Délément*, le grand-Baillif de *Porrentruy* n'a jamais pu ni vous condamner ni vous absoudre dans une accusation quelconque. Pourquoi ? A cause qu'il n'a point de juridiction sur vous. Il en est encore d'un Evêque, pour ce qui concerne la direction spirituelle d'un diocèse, à-peu-près ce qu'il en est d'un Colonel pour l'exercice militaire d'un régiment. Comme un Colonel *en brevet*, malgré son *brevet* ne peut commander, que lorsque le Roi lui a donné un régiment ; de même un Evêque, malgré la consécration, ne peut exercer les fonctions pastorales, qu'autant que le premier Pasteur lui aura confié une partie de son troupeau, un diocèse à sa direction. Ce n'est donc pas par l'ordination, mais par la confirmation du Pape, que l'Evêque nouvellement élu reçoit la juridiction.

BENOIT. Je suis présentement convaincu que tout Evêque légitime doit avoir obtenu la confirmation du Souverain Pontife.

LE CURÉ. Je suis charmé que vous soyiez vivement pénétré de cette vérité ; mais sachez également que Saint Pierre, outre la prérogative d'être le Chef de l'Eglise & le Pasteur des Pasteurs, il eût encore celle d'être le dépositaire de la doctrine de Jésus-Christ. Toute doctrine contraire à celle que Pierre nous enseigne dans son succes-

(121) Concil. Trident. sess. 14, cap. 7.

seur, ne peut être qu'erronée. Lorsque le divin Sauveur voulut instruire la multitude, qui étoit accourue au bord du lac de *Génézareth*, pour entendre de sa bouche les paroles de vie, il n'entra dans aucune barque que dans celle de *Simon* (122) ; & lorsque *Corneille* le *Centurion* eût témoigné son grand empressement d'être imbu des maximes du christianisme, l'Ange du ciel lui dit : *allez trouver un certain Simon surnommé Pierre, celui-ci vous dira ce que vous aurez à faire* (123). Ainsi quiconque respire après les eaux pures de la saine doctrine & de la foi catholique, doit les puiser dans la source même où Jésus-Christ les a déposées, chez *Pierre* & ses légitimes successeurs : là elles se trouvent toujours limpides & jamais altérées ; car le divin Maître a promis que la foi de Pierre ne seroit jamais ébranlée (124). Cette promesse s'est miraculeusement réalisée jusqu'à nos jours. L'histoire ne fournit aucun exemple, qu'un Pape prononçant de son siège sur des matières de religion, ait jamais erré contre la foi.

BENOIT. Je crois que Saint Pierre a été constitué le dépositaire de la doctrine chrétienne.

LE CURÉ. Vous devez le croire ainsi, mon cher Benoît ! d'autant plus, que les Apôtres eux-mêmes n'en ont point douté, & que Pierre l'a publiquement déclaré au concile qu'il tint à *Jérusalem* l'an 36^e, pour décider la question si les payens convertis à la foi catholique, étoient obligés de se faire circoncire & d'observer la loi de *Moïse*. Ecoutez comme il s'explique : *Vous savez, mes frères, que dès le commencement Dieu*

(122) Lucæ cap. 5, v. 4. (123) Act. Apost. c. 10, v. 5.

(124) Lucæ cap. 22, v. 32.

m'a choisi, pour que les nations entendent de ma bouche la parole de l'Evangile, & apprennent de moi ce qu'il leur importe de croire (125). Pierre n'eût pas plutôt prononcé la négative, que Jacques s'écria : *je suis du même sentiment* (126), & que tous les Apôtres y consentirent (127). Saint Marc en étoit aussi tellement persuadé, qu'il n'osa jamais publier l'Evangile, qu'il avoit écrit à la sollicitation des premiers fidèles, qu'après que Pierre l'eût examiné, approuvé, & permis d'en faire la lecture à l'Eglise (128). Sans vouloir témérairement entrer dans les décrets de la divine Providence, il paroît que pour maintenir l'unité de la foi parmi les chrétiens, le Sauveur a dû remettre son Testament entre les mains d'un fidèle dépositaire, qui le conserveroit inaltérable jusqu'à la fin des siècles. Or naturellement ce dépositaire ne pouvoit être que celui qui étoit déjà établi le Chef de l'Eglise & le Pasteur des Pasteurs, Saint Pierre & les Papes ses légitimes successeurs.

BENOIT. Croyez-vous donc que le Pape ait la même autorité & les mêmes pouvoirs pour le gouvernement ecclésiastique, que Saint Pierre avoit ?

LE CURÉ. Oui je le crois, & vous devez également le croire, puisque c'est un article de foi. Vous savez que notre mère la sainte Eglise est infaillible dans ses décisions en matière de religion, & que Jésus-Christ nous dit, de regarder celui qui ne s'y foumet pas, *comme un*

(125) Act Apost cap. 15. (126) Ibid. (127) Ibid.

(128) Sanctus Hieronymus Lib. de scriptoribus ecclesiasticis.

payen

payen & comme un publicain (129). Or la sainte Eglise a déclaré & reconnu l'autorité du siège de Rome, & de celui qui l'occupe, dans les conciles écuméniques de Nicée (130), de Sardique (131), d'Ephèse (132), de Calcédoine (133), de Constantinople (134), de Constance (135), de Latran (136), de Florence (137), & de Trente (138). La tradition, parole quoique non écrite, pas moins divine, que celle qui est consignée dans les saintes Ecritures, nous a transmis cette vérité, qui est énoncée par les Pères de l'Eglise, & fondée sur la raison, qui exige dans l'Eglise un centre d'unité, un point de ralliement pour les fidèles, un docteur qui puisse résoudre les doutes, & un juge capable de prononcer définitivement sur les controverses qui pourroient naître au sujet de la doctrine évangélique; sans cela, l'esprit de nouveauté occasionneroit tous les jours une différence d'opinions, qui entraîneroient l'Eglise dans la plus affreuse anarchie. Ce juge ne peut être que le Souverain Pontife. *Dans les débats touchant la foi, on ne doit avoir recours qu'à Pierre, ou à*

(129) Mathæi cap. 18, v. 17.

(130) Concil. Nicænum 1, can. 39.

(131) Epist. Synodicâ ad Julium papam.

(132) Concil. Ephes. actione 3.

(133) Concil. Chalced. actione 2.

(134) Conc. Constantin. 3. Epistola ad papam Agath.

(135) In propositionibus damnatis Joannis Husi, & Joannis Wicleffii.

(136) Concil. Later. cap. 5.

(137) Concil. Florent. in decreto unionis.

(138) Concil. Trident. sess. 14, cap. 7.

E

celui qui jouit de l'honneur & de l'autorité de son nom, dit Innocent III (139).

BENOIT. J'ai toujours cru que le dépôt de la doctrine avoit été confié à l'Eglise assemblée, & qu'il n'appartenoit qu'à un concile général de juger de l'orthodoxie des livres & des propositions.

LE CURÉ. Vous étiez dans l'erreur; car si cela étoit, pour les cas urgens, & dans l'impossibilité de convoquer un concile, Dieu n'auroit pas suffisamment pourvu à son Eglise. Dans les trois premiers siècles, antérieurement au premier concile tenu à Nicée l'an 325, lors d'une hérésie naissante, les Evêques ne s'adressoient qu'au successeur de Saint Pierre, & ils s'en tenoient à son jugement. Lorsque le Pape eût décidé, que tous les péchés, même l'adultère, étoient remissibles par une sincère pénitence, *Tertulien s'écria : tous doutes sont levés ; j'entends qu'un édit péremptoire est lâché : le grand Pontife, l'Evêque des Evêques a décidé la question* (140). Lorsque le Pape Saint Etienne eût condamnée la doctrine de plusieurs Evêques orientaux, qui soutenoient que les enfans baptisés par un hérétique, devoient être rebaptisés, Saint Cyprien écrivit aussi-tôt à Pompéien : *ne brisons pas les liens qui nous attachent au saint Siège. Le Pape a prononcé, mettons bas les armes, & donnons-nous les mains* (141). Lorsque le Pape Innocent I. eût pros crit l'hérésie des Pélagiens, Saint Augustin dit : *les rescrits sont arrivés de Rome : la cause est finie ; que l'on ne parle plus de cette erreur*,

(139) Innocent. III, cap. quoties 24, questione 1.

(140) Tertulianus, lib. de pudicitia.

(141) S. Cyprianus epist. 74. ad Pompejum.

(142). Tel fut toujours le langage de l'Eglise; tels seront à jamais les sentimens des enfans de cette tendre mère à l'égard du Père commun des fidèles.

BENOIT. Si ma mémoire est fidelle, ce langage n'est pas celui de l'Eglise gallicane, qui ne connoît point l'étendue des pouvoirs que vous accordez au Pape.

LE CURÉ. Vous voulez sans doute parler des libertés, ou privilèges de l'Eglise gallicane, qui, selon Mr. Collet, sont *un droit d'observer inviolablement les canons de l'Eglise universelle, ainsi que les anciens usages du Royaume contre une innovation quelconque* (143). Il est vrai qu'un grand nombre de Français en ont abusé, en s'écartant du sentiment généralement adopté par toutes les autres Eglises de la chrétienté : cependant plusieurs ont enfin témoigné un sincère repentir d'avoir voulu trop diminuer l'autorité du saint Siège, & par un généreux effort se sont rétractés de leurs opinions erronées : je ne vous citerai que les célèbres Gerson, chancelier de France (144), Pierre de Marca (145), & Febronius, dans les écrits duquel nos prétendus philosophes, ennemis de la religion & de son chef, ont puisé leurs erreurs; mais l'Eglise gallicane n'a reconnu des privilèges qui

(142) S. Augustinus Serm. 2. nunc 131 de verbis apost. cap. 10.

(143) Collet tract. de legibus apud me, tom. I, p. 341.

(144) Pius VI, brev. dato Romæ die 19 Martii 1792.

(145) Desirant. in oper. inscript. concilium Piet. de non sequenderrant, tom. 2, cap. 17, pag. 133 & sequent. edit. Rom. 1720.

auroient pu se soustraire à son obéissance filiale & à son inviolable attachement envers sa mère, l'Eglise de Rome (146); elle les a au contraire toujours méconnu, toujours blâmé, toujours condamné. Je puis vous garantir, que l'Eglise gallicane a constamment reconnu l'autorité & la primauté du Pape : elle l'a toujours consulté sur les matières doctrinales, & s'en est toujours tenue au jugement qu'il en a porté. Je pourrais vous citer des faits de siècle en siècle, tous de nature à venir à l'appui de ces vérités.

BENOIT. Voudriez-vous avoir la bonté de m'en citer quelques exemples?

LE CURÉ. Bien volontiers. Dès que les Empereurs religieux, *Gratien, Valentinien, & Théodose*, eurent déclaré par une loi pragmatique, confirmée l'an 514 par le synode de *Reims*, auquel assista *Clovis*, premier Roi chrétien des Français, que la religion catholique seroit dorénavant la seule religion de l'Empire (147), dès cette heureuse époque l'Eglise gallicane n'a jamais cessé de respecter la primauté d'honneur & de juridiction, que notre saint père le Pape exerce de droit divin sur tous les fidèles. A-t-elle eû la douleur de voir naître dans son sein des opinions suspectées d'erreur contre la foi? elle a aussi-tôt eû un prompt recours au Pape, le dépositaire de la doctrine de Jésus-Christ. Le cinquième siècle nous en fournit déjà un exemple bien frappant, rapporté dans l'histoire ecclésiastique; on y lit, que trente-six Evêques de France, assemblés en synode à *Arles* l'an 455,

(146) Spondanus ad annum 1639.

(147) Lib. I, cod. de summâ Trinitate.

souscrivirent la lettre que Saint *Hilaire*, Evêque de la dite ville, adressa au Pape Saint *Léon*, pour lui protester une adhésion complète à ses décisions. Saint *Avite*, Evêque de *Vienne* en Dauphiné, écrivit au Pape *Hormisdas* l'an 517, pour le consulter sur différens point de doctrine, qui pour lors partageoient les sentimens.

Le concile de Tours, tenu en 567, donna une preuve non équivoque de son inviolable union avec le saint Siège, lorsqu'il ordonna d'insérer les décrêts d'*Innocent I* dans ses canons, pour être religieusement observés (148).

L'université de *Paris* craignant en 1387 d'avoir outre-passé ses pouvoirs dans ses arrêts, & d'avoir porté atteinte à la sainte doctrine de l'Eglise, écrivoit au Pape Innocent VIII :
 » Nous soumettons humblement à la censure,
 » & au jugement du saint Siège apostolique &
 » du Souverain Pontife qui l'occupe, tout ce
 » que nous aurons avancé, disant avec Saint
 » Jérôme : très-saint Père! notre foi est celle
 » que nous enseigne l'Eglise catholique. Si peut-
 » être nous avons eû le malheur de nous écar-
 » ter, ou par ignorance, ou par inadvertance,
 » nous vous prions de le corriger, vous qui
 » possédez la foi, & qui occupez le siège de
 » Saint Pierre". (149)

BENOIT. L'Eglise gallicane ne s'est-elle pas départie dans la suite de ses religieux sentimens?

LE CURÉ. Non. Les Evêques de France lesont encore manifestés dans le siècle passé. Ils gémissaient depuis quelque tems sur les progrès d'une

(148) Concil. Turonense, can. 20.

(149) Buleus hist. Paris. ad annum 1387.

doctrine hétérodoxe, le *Jansenisme*, qu'ils avoient d'abord combattu dans son principe; mais voyant à regret leurs efforts inutiles, ils se déterminèrent à former une digue propre à arrêter le torrent dont les eaux pestiférées menaçoient d'inonder & d'infecter la surface du Royaume. Les Prélats, au nombre de 85, qui composoient l'assemblée générale du Clergé, tous persuadés comme Saint *Athanase*, que le Pape étoit le centre de l'unité, le dépositaire de la foi, le chef, qui vivifie les membres de l'Eglise catholique, envoyèrent l'an 1653, à *Innocent X*, le livre intitulé : *Augustinus Cornelii Jansenii episcopi Iprensis*, le priant de vouloir l'examiner, & ensuite leur notifier le jugement qu'il en aura porté. Pourquoi cette démarche ? Ecoutez, ils en donnent la raison : *c'est un usage solennel dans l'Eglise, disent-ils, de porter les causes majeures devant le tribunal du saint Siège, dans lequel cette foi de Pierre qui ne faillira jamais, sera conservée à perpétuité*. Trois ans après, les mêmes Evêques adressèrent une lettre de remerciement à Alexandre VII, pour avoir de nouveau condamné par sa bulle *ad sacram*, les cinq fameuses propositions contenues dans le livre de *Jansenius*. Dans cette lettre ils disoient : *Nous tenons pour indubitable, que les jugemens, pour établir une règle de foi, portés par les Souverains Pontifes à la réquisition des Evêques, sont d'une autorité divine & absolue dans l'Eglise universelle, auxquels tous les fidèles sont obligés de se soumettre, n'importe si dans leur consultation tous les Evêques sont du même sentiment, ou non*. Ces expres-

sions sont les conséquences d'un principe établi trente-trois ans auparavant par l'assemblée générale du Clergé, déclarant en 1626, *que le Pape étoit le successeur de Saint Pierre, sur lequel Jésus-Christ avoit fondé son Eglise, quand il lui a remis les clefs du Royaume des Cieux, & le don d'infailibilité dans les causes qui concernent la foi*. Après des déclarations si clairement & solennellement énoncées, jugez, cher Benoît ! des sentimens & de dévotion & de soumission, dont l'Eglise gallicane a toujours été pénétrée pour le saint Père.

BENOÎT. Les a-t-elle conservés jusqu'à nos jours ? sur-tout depuis la révolution ?

LE CURÉ. Jamais elle ne les a professés plus ouvertement. Lorsque le comité soit-disant ecclésiastique, eût proposé à l'assemblée législative les articles qui devoient faire la base de la constitution civile du Clergé, articles dont sept étoient les mêmes que *Julien* l'apostat avoit décrétés à *Antioche* la première de son Empire (151), on a vu ce grand nombre de Prélats, membres de la dite assemblée, s'élancer à la tribune pour voler à la défense de la religion qu'on menaçoit de renverser. On les a entendus tous, excepté les seuls Evêques d'*Autun*, & de *Lyda*, (auriez-vous cru que ce dernier deviendrait l'opprobre de notre diocèse ?) comme des *Grégoire* de Nazianze, combattre les décrets,

(151) Voyez les Œuvres de Julien, récemment mises au jour à Paris 1790. Idem, sa Vie, par la Bletterie. Idem, l'histoire du Bas-Empire, Idem, la brochure intitulée : *le plagiat du comité (soit-disant ecclésiastique) de l'Assemblée nationale*.

impies de l'Empereur apostat, déclarant à l'univers entier, que l'assemblée cesseroit d'être catholique, si elle adoptoit les projets proposés par le comité, sans avoir préalablement consulté la Cour de Rome & attendu d'elle ses décisions. Enfin, après avoir pendant toute la séance parlé à des sourds volontaires, qui avoient complotté de ne plus prêter l'oreille à la voix de l'Evangile, on a entendu l'Evêque d'*Agen*, & après lui tous les Prélats, ses illustres collègues, protester contre les décrets que l'assemblée alloit porter; ensuite on les a vû, suivis de 130 membres du bas Clergé, tous la douleur peinte sur le visage, sortir de la salle, entre deux ou trois cent brigands, qui faisoient rétentir les airs du cri de : *à la lanterne*. Pour lors tous les Evêques de France, à l'exception de quatre apostats seulement du nombre de 143, ont pris le parti, usité de tout tems dans l'Eglise, celui de recourir au Pape, pour lui demander conseil & secours contre les maux prêts à désoler l'Eglise gallicane. J'ai lû, & arrosé de mes larmes, la lettre touchante qu'ils lui ont écrite le 10 Octobre 1790, laquelle contenoit *l'exposition sur les principes de la constitution du Clergé*. La faculté de théologie de Paris (152), les Eglises cathédrales & collégiales, les chapitres ruraux, les abbayes & les couvens, les universités & les bons catholiques des villes du Royaume (153), ont à la très-

(152) J'ai la lettre, que 75 membres ont adressée à Mgr. de Juigné, Archevêque de Paris, en date du 1 Avril 1791, de la Sorbonne. Signé *Gayet de Santale*, syndic.

(153) J'ai lu une lettre de ceux de *Strasbourg* au Pape, le 1 Janvier 1791. Signé *Wilhelm*, secrétaire.

grande majorité manifesté les mêmes sentimens! Donc l'Eglise de France ne s'est pas départie de l'obéissance, ni de la soumission due au père commun des fidèles.

BENOIT. Sa sainteté a-t-elle répondu aux Evêques de France ? & dans ce cas, quel est le jugement porté par icelle sur la *constitution civile du Clergé*?

LE CURÉ. Oui, Sa Sainteté a daigné leur répondre. Nous avons d'elle deux *bulles*, ou deux *brefs*, l'un en date du 13 Avril 1791 (154); l'autre daté du 19 Mars 1792 (155). Celui qui dit au concile des Apôtres : *Dieu m'a choisi pour que les nations entendent de ma bouche la parole de l'Evangile, & apprennent de moi ce qu'il leur importe de croire* (156), ce même a parlé dans son successeur; Pierre a prononcé sur la *constitution civile du Clergé* de France par l'organe de *Pie VI*, qui dans son premier *bref* menace d'excommunier, & en attendant suspend les Evêques & Curés intrus de l'exercice de leurs fonctions; déclarant, " que la dite
" constitution est dans plusieurs de ses décrets
" hérétique & destructive du dogme catholique;
" que; & dans d'autres, sacrilège, schismatique,
" renversant les droits de la primauté du Pape
" & de l'Eglise; contraire, tant à l'ancienne qu'à
" la nouvelle discipline; enfin, qu'elle n'est
" conçue & rendue publique, que dans l'intention
" d'abolir absolument la religion catholique.

(154) Pius VI. bulla. quæ incipit : *Charitas*.

(155) Breve, quod incipit : *novæ hæ litteræ*.

(156) Act. Apost. cap. 15.

» que" (157). Le second *bref* est une longue & charitable invitation d'un vigilant Pasteur à ses brebis égarées, pour les engager à retourner sous sa houlette. Le saint Père y intime une dernière & péremptoire monition canonique aux intrus, & exhorte en outre tous les Français à rester inviolablement attachés à leurs légitimes Evêques & Curés. Il leur dit : " Gardez-vous bien, » sur-tout d'avoir aucune communication quel- » conque, principalement en matière de reli- » gion, avec les rebelles & les intrus, de quelque » nom qu'on les appelle --- tous ces faux pas- » teurs ne défendent la constitution, que pour » enracer le schisme " (158).

BENOIT. Quel effet ont produit ces bulles ?

LE CURÉ. Malheureusement pas celui que Sa Sainteté en espéroit. Deux Evêques constitutionnels, celui de *Rouen* (159), & celui de *Nancy* (160), se sont à la vérité démis des sièges qu'ils avoient usurpés, & plusieurs Ecclésiastiques jureurs ont rétracté le serment à jamais maudit, que la crainte ou la séduction leur avoit extorqué, imitant l'exemple des anciens Evêques des Gaules, qui par surprise avoient souscrit la formule erronée du concile de *Rimini* (161); mais, hélas ! le grand nombre des rebelles persévèrent dans l'aveuglement, semblables à *Pharaon, dont le cœur est endurci* (162). Ce-

(157) Pag. 3, lin. 39, 40, 41, 42.

(158) Apud me, pag. 40 & 41.

(159) Idem, breve, pag. 8.

(160) Feller, Journal historique & littéraire de Mac- tricht, Mai 1791.

(161) Labbe, tom. 3, col. 357 & seq.

(162) Exodi, cap. 4, v. 22.

pendant il faut convenir pour la gloire du Clergé de France, que le nombre des jureurs, quoique grand, est encore bien petit en comparaison de ceux qui s'estiment *heureux de souffrir la persécution pour l'amour de la justice* (163), plutôt que d'adopter les décrets sacrilèges de la constitution; car les Evêques schismatiques, malgré qu'ils aient ordonné des sujets irréguliers, les uns pour crime, les autres à défaut de science; malgré qu'ils aient approuvé des écoliers sans théologie, des patriotes qui à peine savent lire le latin; malgré qu'ils aient reçu les apostats & prêtres scandaleux des pays étrangers, ils n'ont pas trouvé de quoi remplacer une multitude de cures vacantes.

BENOIT. Il est bien déshonorant pour le Clergé de France d'avoir tant de Prêtres jureurs.

LE CURÉ. La chute des anges rebelles n'a point déshonoré le ciel, ni celle d'*Adam* le paradis terrestre, ni celle du traître *Judas* le collège des Apôtres, pourquoi voudriez-vous que le Clergé de France fût déshonoré par les fautes personnelles de ses membres apostats? Ce que vous venez d'alléguer n'est donc pas juste. Je trouve au contraire, qu'il est glorieux pour ce respectable Corps d'être séquestré de ses membres gangrenés. L'époque du serment perfide a été le crible, qui a séparé la paille du bon grain; de façon qu'à un heureux retour des choses, la France n'aura plus que des dignes ministres, qui travailleront avec zèle dans la vigne du Seigneur, pour en arracher les ronces & les épines qui y auront

(163) Mathæi cap. 5, v. 10.

pris naissance depuis la révolution. Bénissons donc Dieu du très-grand nombre de fidèles ministres qu'il s'y est réservé, au lieu de vous formaliser de l'exemple de quelques prévaricateurs. Jamais, peut-être, persécution ne fût plus glorieuse à l'Eglise par le nombre de ses défenseurs. En Allemagne, du tems de *Luther*, les corps des Evêques & des Pasteurs, des Chapitres & des Couvens tout entiers, de l'un & de l'autre sexe, sont tombés dans l'hérésie. En Angleterre, sous *Henri VIII*, on ne trouve que 60 Prêtres qui restèrent fidèles à la foi, dont huit moururent martyrs; tandis qu'en France, outre plusieurs cents déjà morts pour la religion, on compte près de 55000 Ecclésiastiques déportés, qui, par leurs éminentes vertus, leur savoir, leur conduite, leur esprit, leur modestie, leur piété, leur travail, leur humilité, leur désintéressement & leur charité, sont chéris, estimés, & honorés des peuples étrangers, qui leur ont accordé un asile hospitalier.

BENOIT. D'où vient que les jureurs n'ont pas tous retracté leur serment après la fulmination des bulles du Pape?

LE CURÉ. D'où vient que les Juifs, qui ont vu les prophéties accomplies dans Jésus-Christ, & qui ont été témoins des miracles, que cet homme-Dieu a opérés en confirmation de sa doctrine, d'où vient qu'ils ne se sont pas tous convertis? Humilions-nous, & convenons avec le Prophète, que les jugemens de Dieu sont un abyme, dans lequel se perd la raison humaine (164). La foi est un flambeau qui éclaire; mais

(164) David Psalm. 33, v. 7.

que sert ce flambeau à des yeux malades? Nul jureur qui n'ait eu la vue gâtée, tous aveuglés par une passion quelconque, ou par ignorance, ou par la séduction, sont tombés dans l'hérésie! La honte, fille de l'orgueil, les empêche actuellement de se relever. Soyez persuadé de ce dont nous assure un ascète bien recommandable (165): *on n'a jamais vu un catholique apostat* (un prêtre sur-tout) *qui ne fût d'ailleurs très-mauvais chrétien.*

BENOIT. Paix, paix, Monsieur le Curé! où est la charité que vous nous avez tant prêchée?

LE CURÉ. La charité n'exige point que l'on manquât à la justice ou à la religion. Comme vous êtes obligés de déclarer les larcins de votre prochain, à un juge qui légitimement vous interroge, de même la médisance disparaît aux yeux d'un Curé, qui doit instruire son paroissien des pièges que l'on tend à sa religion. Saint Paul n'a pas ménagé la réputation des pasteurs sacrilèges, *Hyménée & Alexandre* (166); & Jésus-Christ lui-même a dévoilé l'hypocrisie des faux prophètes, les comparant à des loups qui se couvroient de peaux de moutons pour ravager le troupeau (167); pourquoi me tairai-je sur les vices de ceux qui n'ont pas rougi de les rendre publics? Il est nécessaire de détruire la bonne opinion que vous avez de ces prévaricateurs, puisqu'elle est ca-

(165) Jean Croiset, *Exercices de piété pour tous les jours de l'année*. Novembre, jour 17^e, pag. 398.

(166) 1 ad Timot. cap. 1, v. 20.

(167) Mathæi cap. 7, v. 15.

pable de vous entraîner dans leur apostasie.

BENOIT. Quoi ! les Prêtres assermentés, ne sont-ils pas aussi savans & aussi vertueux que les non-assermentés ?

LE CURÉ. Les uns sont à la vérité savans, mais d'une conduite, qui depuis long-tems a été une source de chagrins pour leurs supérieurs, un objet de confusion pour leurs confrères, & un sujet de scandale pour tous les fidèles. Des hommes vains, vindicatifs, insubordonnés, amateurs de la liberté, qu'accorde la constitution de vivre impunément dans l'incontinence.

Les autres sont des ignorans, que l'ambition & la présomption, l'exemple & les mauvais conseils, la voix de la chair & du sang, l'intérêt & la cupidité, l'attachement à un état d'aisance & de commodité ont éblouis.

Enfin, parmi les Prêtres assermentés, plusieurs avoient un dehors de piété, avec lequel ils ont acquis une certaine réputation ; mais ils sont des pusillanimes, que la foiblesse, les menaces & les promesses, la crainte de la misère & de la mort ont séduit ; des hommes indolens & sans caractère, incapables de faire les grands sacrifices que la religion exige de ses Ministres, & qui n'ont pas eu le courage de rétracter leur serment.

BENOIT. Peut-être ont-ils ignoré les bulles du Pape ?

LE CURÉ. Je désire autant que personne, pouvoir excuser mes confrères errans ; mais comment auroient-ils pu ignorer l'existence de ces bulles, que les Evêques & les Curés exilés ont su faire circuler dans toute l'étendue de

leur ressort, & dont les fidèles Ecclésiastiques & Laïcs ont eu une parfaite connoissance ? Disons vrai : les jureurs ont feint de les ignorer, pour assurer par-là l'impunité la plus absolue au schisme & à l'intrusion. Ils savoient que la première de ces bulles devoit arriver ; dès long-tems elle étoit annoncée ; mais cédant à l'impulsion d'une fardide passion, ils se sont décidés à ne pas la recevoir, animés du même esprit de schisme, que les signataires de l'adresse infâme (168), dont Mr. Lucas fit la lecture à la séance du 14 Avril 1791. En voici un fragment : *Qu'elle paroisse maintenant cette bulle ultra-montaine, fabriquée avec des intentions si perverses, dans les fallacieux bureaux du Vatican, tous nos fonctionnaires publics sont prêts à la combattre avec les armes d'une saine doctrine, & nous à la fouler aux pieds.* Aussi à peine a-t-elle paru, qu'elle fut jetée au feu, avec un manequin représentatif du Pape, par les mains du bourreau, au milieu de Paris. Voilà le mépris & du Pape & de sa bulle, que l'Assemblée permit qu'on fit en sa présence. Jamais, non jamais les sectes les plus opposées à ce qu'elles appellent *papisme*, n'ont poussé les choses plus loin à cet égard. Ce qui prouve que l'intention de l'Assemblée a été de rompre absolument toute liaison avec le Souverain Pontife, est le Décret schismatique qu'elle a rendu (169) ; voici comme il est conçu : " Tous les fonctionnaires publics qui feront distribuer ou afficher, donne-

(168) Les électeurs du district de Cusset, département de l'Allier.

(169) Dans la séance du jeudi matin, le 9 Juin 1791.

ront une publication ou exécution quelconque à aucuns brefs, bulles, ou rescrits de la Cour de Rome, qui n'auroient pas été approuvés par le corps législatif, seront pour suivis comme perturbateurs du repos public, & punis de la peine de la dégradation civile que". Le souvenir des horreurs, que les commissaires de la Convention ont vomis à *Délémont* contre le Pape, fait frémir.

BENOIT. J'en ai ouï parler, & j'en ai frémi moi-même.

LE CURÉ. Ils ont beau dire que le Pape est cité de paroître à la barre, Dieu ne permettra pas que son Vicaire, notre saint Père, tombe entre leurs mains parricides. Si cette cohue de scélérats ose traiter d'une manière aussi indigne le Chef visible de l'Eglise, épargneroit-elle son Chef invisible, l'homme-Dieu, s'il annonçoit de nos jours en personne son Evangile? J'en doute, & je pense comme un célèbre auteur (170): " Si Jésus-Christ se présentait aujourd'hui en France, il faudroit donc d'après les Décrets, pour exercer son ministère, qu'il eut avant tout l'attache des Directoires & des Municipalités, (l'approbation du corps législatif), Mr. *Camus* & Mr. *Chasséy* le repousseroient, s'il ne juroit à prêter son Evangile aux Décrets des hommes; & si enfin il persistoit à vouloir faire l'œuvre de son Père, à poursuivre sa mission, on le déclareroit perturbateur du repos public: on soulèveroit

(170) Le rédacteur d'une brochure intitulée: *il est encore tems.*

„ contre

„ contre lui les peuples, il seroit crucifié à *Paris*, „ comme il a été à Jérusalem".

BENOIT. Le décret que vous rapportez est terrible; il est fait pour effrayer tout ce qui est encore bon catholique en France.

LE CURÉ. Oui; car il en résulte, que dans un Empire où la religion catholique a été pendant quatorze siècles, la religion de l'Etat, & dans lequel la tolérance de tous les cultes, sans exception d'aucun, vient d'être établie, il en résulte, dis-je, que les Musulmans, après y avoir érigé des Mosquées, jouiront de la liberté de s'adresser au grand *Muphti*, & pourront obtenir de lui des renseignemens touchant l'*alcoran*; que les Juifs auront la faculté de consulter le premier *Rabbin* de *Prague*, & de publier dans leur synagogue les explications qu'ils auront reçu de lui au sujet du *Talmud*; que les Protestans pourront prêcher librement dans leurs Temples, & suivre les interprétations de la *Bible*, que leur aura donné un Ministre étranger; tandis que les Catholiques seuls n'oseront avoir aucune relation pour le spirituel avec le Chef de leur religion. L'Assemblée Nationale n'a-t-elle pas, par ce décret, clairement manifesté ses sentimens anti-catholiques?

BENOIT. Je le crois.

LE CURÉ. Mr. de *Folleville* ne le croyoit pas; car il en étoit convaincu, lorsque gémissant dans l'amertume de son cœur, il monta à la tribune (171), & dit: *je dois consulter l'Assemblée sur un objet; c'est de savoir s'il sera*

(171) Le 15 Janvier 1792.

F

permis d'établir, de suivre dans sa maison, parmi ses domestiques, la religion Catholique?

La très-grande majorité du côté droit se leva pour appuyer cette motion; mais, hélas! elle ne fut point accueillie; la perte de la religion est jurée. L'Assemblée prononce le décret qui retranche le Pasteur du troupeau, pour que les brebis une fois dispersées, puissent avec plus de facilité devenir la proie du loup (172); elle adopte le projet proposé par Mr. de *Saint Fargeau*, de proscrire tous les fidèles Ministres de l'Eglise, pour étouffer dans les vrais Chrétiens le germe du Catholicisme.

BENOIT. Qui auroit jamais pu s'imaginer que le Royaume de France, ce royaume *très-Chrétien*, qui a vu naître dans son sein une infinité de saints personnages, qui par leurs vertus ont édifié l'Eglise militante, & pour leur récompense, jouiront éternellement de la gloire de l'Eglise triomphante; qui auroit pu s'imaginer, dis-je, qu'il ait voulu de nos jours abandonner la religion de ses pères, celle de son Roi, St. Louis?

LE CURÉ. *Mes yeux ne cessent de verser des larmes nuit & jour* (173), sur la chute de la fille aînée de l'Eglise de Rome. Cette fille, comparable à celle dont parle le Prophète *Jérémie*, toujours vierge par la pureté de sa doctrine, a reçu tout-à-coup, par les décrets meurtriers d'une Assemblée assassine, une plaie profonde (174), à la suite de laquelle elle est morte à la religion Catholique. Il est facile de concevoir combien sont déchirées de regrets les entrailles de

(172) Mathæi cap. 26, v. 31.

(173) Jeremiæ cap. 14, v. 17. (174) Ibid.

notre mère la sainte Eglise universelle. Cette tendre *Rachel est inconsolable sur la perte de ses enfans, qui ne sont plus* (175.) Hélas! c'en est fait. Les Français constitutionnels ne sont plus enfans de l'Eglise romaine. L'oracle a parlé; ce n'est qu'après beaucoup de prières publiques, faites avec exposition du saint Sacrement; après un mur examen de chaque article en particulier, que le Pape, de l'avis des Cardinaux, à enfin condamné la Constitution du nouveau Clergé de France. Les Evêques d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Espagne, de Portugal & de toute la chrétienté ont approuvés ce jugement: donc il est celui de l'Eglise universelle dispersée; laquelle, en sa qualité d'Epouse de Jésus-Christ (176), ne peut errer, lorsqu'elle prononce sur des matières qui tiennent à la foi; étant, selon les promesses du Sauveur, toujours assistée de l'Esprit Saint (177), qui lui inspire ce qu'elle doit décider relativement à ces objets (178); *elle est la colonne & la base de la vérité* (179), par conséquent infaillible dans ses décisions. Quiconque ne veut s'y soumettre, *doit être regardé comme un payen & comme un publicain* (180). Ainsi nous ne pouvons plus nous refuser de faire le triste aveu, que la France constitutionnelle est tombée dans le schisme & dans l'hérésie.

(175) Jeremiæ cap. 31, v. 15.

(176) Oseæ cap. 2, v. 20.

(177) Act. Apost. cap. 15, v. 28.

(178) Joan. cap. 14, v. 20.

(179) 1 ad Timot. cap. 3, v. 13.

(180) Mathæi cap. 18, v. 17.

BENOIT. Par qu'elle fatalité est-elle tombée dans ce malheur ?

LE CURÉ. Le chrétien, mon cher Benoît, ne connoît pour cause des événemens ni hazard, ni fort, ni fatalité. Tout arrive dans ce monde d'après les inscrutables décrets de la divine Providence. Il est à présumer que la France est tombée dans l'hérésie, en punition des abominations qui, depuis long-tems, s'y sont commises. Dès long-tems cette *Sodome* corrompue auroit dû prêter l'oreille à la voix du Dieu vengeur, qui la menaçoit; dès long-tems elle auroit dû croire que ces paroles, de Saint Jean, lui étoient adressées : *ô France, tu as abandonné ta charité primitive. Penses d'où tu es tombée. Fais pénitence & reprends ta première ferveur, sans cela je viendrai & j'enlèverai ton chandelier de sa place* (181); mais la France, cette malheureuse France, au lieu de faire pénitence, a augmenté de jour en jour le nombre de ses iniquités; Dieu la punit en éteignant dans son sein le flambeau de la foi, pour le porter chez des peuples qui deviendront de zélés & fervents Catholiques.

BENOIT. Je déplore comme vous la triste position de la France; je tremble que notre patrie ne subisse le même sort.

LE CURÉ. Il est bien douloureux pour un Pasteur d'annoncer à ses ouailles, que dans peu elles seront bannies du bercail de J. C. C'est cependant ce que je suis obligé de vous prédire; car par votre réunion à la France, vous

(181) Apocal. cap. 2, v. 5.

vous êtes engagés à une identité de fort avec elle. Devenus Français, vous serez soumis aux décrets qui, dans la République, Française abolissent la religion Catholique. L'hypocrisie de l'Assemblée législative, pour attirer dans ses filets un peuple attaché à la croyance de ses ancêtres, s'étoit couverte du manteau de la religion. Elle avoit décrété la liberté des opinions religieuses; elle avoit déclaré ne vouloir toucher au spirituel; elle n'avoit accordé de traitement qu'aux Ministres du culte catholique: mais depuis que la violence a consolidé son despotisme, elle a levé le masque, & ne rougit plus de faire paroître sa face hideuse, & de manifester ses sentimens pervers à découvert. Outre ce grand nombre de décrets qui détruisent la hiérarchie, qui renversent le dogme, qui anéantissent la doctrine & la discipline, lisez le discours que Mr. *François de Neufchâteau* a prononcé à la tribune; vous frémierez des coups mortels qu'il porte à la religion. Il déclame contre le sacrement de pénitence, contre la puissance Ecclésiastique, contre les vœux, contre le Pape &c. &c. Toutefois l'Assemblée applaudit à ce discours impie, elle lui décerne les honneurs de la presse, elle ordonne qu'il soit envoyé aux 83 Départemens, comme le fidelle interprète de ses sentimens. Mr. *Jacques Dupont*, enchérit sur les impiétés de son collègue; non content d'avoir sappé le trône, il veut absolument que l'on renverse encore l'autel, disant, qu'il ne connoissoit d'autre divinité que sa nature & sa raison. Un autre membre s'écrie : & moi, je me fais gloire

d'être un athée ; j'en fais publiquement ma profession. Ces horreurs sont accompagnés d'éclats de rire en signe d'approbation, & couvertes d'applaudissemens. Il est donc aussi clair que le jour, que le projet des Députés est d'anéantir en France la religion Catholique. Déjà les Commissaires de la Convention envoyés dans les Départemens, travaillent à y disposer le peuple. *Dumont* vient d'écrire à la Convention : " Pour tuer le fanatisme, je viens de
" requérir l'arrestation des Prêtres qui se per-
" mettoient des fêtes ou dimanches. Je fais
" disparaître les crucifix & les croix ; & bien-
" tôt je comprendrai dans la proscription les
" animaux noirs, appelés Prêtres ". Ainsi dans peu les Prêtres jureurs recevront la récompense de leur prévarication. Il est décidé que l'on ne veut plus en France l'exercice d'aucun culte.

BENOIT. A en juger par les échantillons que les Français nous ont donnés depuis leur entrée dans notre pays (182), il semble que le système constitutionnel est d'établir le matérialisme sur les ruines du catholicisme.

LE CURÉ. Sans porter de jugement téméraire, c'est ce que nous avons à craindre selon toute probabilité ; n'alléguons d'autres raisons que les faits dont vous avez été témoin vous-même. Pour ne pas souiller ma bouche, ni blesser la délicatesse de vos oreilles, je n'entre-rai dans le détail, ni de leurs propos, ni de leurs actions à jamais détestables ; mais pour entretenir la sainte horreur que vous en avez

(82) Le 29 Avril 1792.

conçu, suivez-les pas à pas, vous ne trouverez que des vestiges d'irreligion. Rappelez-vous les abominations exercées par eux dans les Eglises de *Porrentrui*, les exécutions commises sur le maître-autel de *Saint Ursanne*, les profanations des choses saintes souvent répétées à *Délémont*, récemment encore à l'arrivée du bataillon de la *Drome* (183), & à Pâques, pendant que les pieux habitans alloient en procession à la chapelle du *Vorbourg*.

BENOIT. Je ne puis y penser sans en être de nouveau indigné.

LE CURÉ. Il n'est pas possible autrement. Jamais athée n'a nié l'existence de Dieu plus décidément ; jamais Matérialiste n'a attaqué l'immortalité de l'âme si effrontément ; jamais Nestorien n'a vomé des blasphèmes plus horribles contre Jésus-Christ, ni Luthérien contre la Vierge immaculée Mère de Dieu ; jamais iconoclaste n'a fait paroître plus de mépris pour les reliques & les images des Saints ; jamais Epicurien n'a tenu une conduite plus licentieuse ; jamais les Turcs dans leur *mosquée*, jamais les Juifs dans leur *synagogue*, jamais les Calvinistes dans leurs temples n'ont affiché l'irrévérence avec une affectation plus scandaleuse que les Français dans nos Eglises ; jamais peuple le moins policé, le plus sauvage, le plus dénaturé n'a poussé l'indécence à l'excès, comme les sans-culottes ont fait à *Délémont*, le premier dimanche du Carême, dit communément celui des *Brandons*. Cependant tous ces

(183) Le 16 Mars de l'année courante 1793.

crimes sont restés impunis, quoique commis sous les yeux & des Commissaires de la Convention, & du Général commandant les troupes, & des Colonels, Capitaines, Officiers subalternes. Ne doit-on pas croire que ces scélératesses sont devenues nationales? Hélas! ma pauvre Patrie, si les prières de tes justes habitants ne détournent le fléau dont tu es menacée, bientôt, comme la France, tu seras ensevelie dans l'hérésie, peut-être même dans l'idolâtrie!

BENOIT. Dans ce péril, penserez-vous encore nous délaisser? Ah! zélé Pasteur, je me prosterne à vos pieds; de grâce, daignez exaucer les vœux de ma communauté & les miens en particulier. Veuillez retourner à vos paroissiens qui attendent votre retour avec impatience! Ils sont tous persuadés que vous pouvez en conscience faire un serment, que quelques Ecclésiastiques recommandables, & par leur science, & par leurs vertus, n'ont pas hésité de prêter.

LE CURÉ. Vous m'arrachez les larmes des yeux, mon cher Benoit! mais je ne puis séconder vos desirs; je serois le plus indigne Ministre de l'Eglise, si j'étois assez malheureux de vous scandaliser par une action contradictoire à la doctrine que je vous ai enseignée, celle de l'Apôtre, qui écrivoit aux Romains: *on ne peut sans pécher, agir contre sa conscience* (184). Cette vérité fait un des points fondamentaux de la morale chrétienne, d'après laquelle les Saints Am-

(184) Ad Romanos cap. 14, vers. ult.

broise (185) & Bernard (186) assurent, qu'une action, d'ailleurs la plus louable, faite *contre la conscience*, ou dans la persuasion qu'elle est mauvaise, devient peccamineuse.

Or, ma conscience me dicte que je ne puis prêter le serment que l'on exige de moi. Le petit nombre des Ecclésiastiques jureurs (187) n'est pas d'une autorité assez imposante pour détruire les raisons convaincantes sur lesquelles mon jugement est assis. Son poids est trop léger pour faire pencher la balance du côté du serment. A Dieu ne plaise cependant, que je voulusse blâmer la conduite de mes Confrères, qui malheureusement se sont détachés de la presque totalité de notre Clergé: peut-être que la bonne foi, la simplicité, des vues même apparentes de zèle, & d'amour pour leurs ouailles, les ont engagés à céder un moment aux insidieuses & séduisantes sollicitations du Directoire, qui leur a permis toutes les modifications & restrictions possibles. J'aime me consoler, dans la flatteuse espérance, que bientôt mieux instruits & plus éclairés, ils appercevront la profondeur de l'abîme où ce faux pas doit les précipiter, & pour lors ils reculeront de frayeur, & répareront par une édifiante pénitence, le

(185) S. Ambros. in hæc verba apostoli: omne quod non est ex fide.

(186) S. Bernard. Lib. de præcept. & dispens. c. 14.

(187) Je n'en connois que douze dans toute l'étendue du Département; six en Ajoie, trois dans la Prévôté de Saint Ursanne, deux à la Montagne, un dans les Bailliages allemands, aucun dans la ville & vallée de Delémont.

scandale que leur première chute aura occasionné.

BENOIT. Ayez la bonté de jeter un coup-d'œil sur la proclamation que j'ai l'honneur de vous présenter, vous verrez qu'on ne demande de vous qu'un serment purement *civique*. Or votre caractère de Prêtre n'est point incompatible avec la condition de Citoyen; au contraire, votre qualité de Curé vous donne celle de premier bourgeois de la Communauté. Serait-il donc contre la religion de vous soumettre, comme nous, aux Loix civiles de l'Etat?

LE CURÉ. Je me suis toujours fait gloire d'être bon citoyen, & je crois en donner aujourd'hui des preuves non équivoques, en refusant la prestation d'un serment qui me rendrait coupable de haute-trahison envers ma patrie. Vous l'appellez *civique*, ce serment, tandis que je ne connois point d'acte au monde plus *incivique*, puisqu'il oblige d'observer des décrets qui, en détruisant la religion, introduisent nécessairement des troubles & le désordre dans l'Etat. L'Empereur *Julien* avoit déjà exigé des Ecclesiastiques de son tems un *serment civique* de cette nature. Sa Loi VII^e porte: *pour nous assurer de la soumission que leur loi même leur commande, nous voulons que tous Evêques & Prêtres des Chrétiens, fassent le serment d'exécuter & de maintenir ces décrets*. Je vous l'ai dit, quels furent les décrets du César apostat, les mêmes que l'Assemblée nationale a copié pour former sa Constitution; mais Saint Grégoire de Nazianze lui répondit au nom de tout le Clergé, avec cette humble fermeté qui

caractérise l'homme apostolique: *César! nos consciences ne te sont point soumises -- nos principes, nos scrupules, s'il te plaît de les nommer ainsi, ne portent point d'atteintes à tes véritables droits -- si tu viole le droit de nos consciences, nous périrons plutôt que d'obéir*. Ce saint Evêque étoit certainement un parfait citoyen, & moi je me flatte également d'être un zélé patriote; c'est pourquoi je ne me soumettrai jamais à des loix contraires aux intérêts de ma religion & de ma patrie. Je saurai céder mes biens, ma fortune & ma vie à la violence, & jamais je ne lui ferai le sacrifice de ma foi, ni celui de mon ame.

BENOIT. Vous croyez, ce me semble, que l'on demande de vous un serment semblable à celui que la France a exigé de ses fonctionnaires publics. Dans ce cas vous vous trompez; car la proclamation dit positivement: "Que le serment qu'exige aujourd'hui la Convention nationale des Prêtres, n'est pas le même que celui que la Constitution civile du Clergé leur prescrivait; mais que c'est le même serment qu'elle exige de tous les citoyens, un simple serment civique (188). Par-là les Français ont su insinuer à mes concitoyens, que vous pouviez prêter le serment susdit en sûreté de conscience".

LE CURÉ. Dites à ces bonnes gens, pour leur malheur trop crédules, que *ces injustes leur ont conté des fables, qui ne sont pas selon la loi de Dieu* (189). Des hommes pervers pa-

(188) Proclamation, page 4.

(189) Psalme 118, v. 85.

voissent vouloir, hélas ! réaliser chez nous la prédiction de Saint Paul, qui écrit à *Timothee*, son Disciple : " Dans les tems à venir „ quelques-uns abandonneront la foi. Obsédés „ par les esprits de l'erreur, ils enseigneront „ des doctrines diaboliques. Ces hypocrites, dont „ la conscience sera criblée de crimes, ne „ parleront que le langage du mensonge (190). „ Ces hommes arrogans, ambitieux, blasphémateurs, méchans -- combattront la foi avec „ hauteur, avec impudence, ainsi que *Jean & Mambrès* résistèrent à *Moyse* " (191). Ne vous laissez pas prendre dans les filets de la perdition de ces ministres de satan. Je vous assure, que le serment exigé des Prêtres par le *Directoire*, ne diffère en rien de celui que la *Constitution civile du Clergé* a exigé des fonctionnaires publics. Celui qui dit : *je jure de maintenir la liberté & l'égalité*, dit : *je jure d'être fidèle à la Loi & à la Nation*. Ainsi le premier, comme le second, tend à éteindre la foi catholique. L'un & l'autre oblige les jureurs de se conformer aux décrets iniques & impies des Représentans de la Nation. Entre les deux sermens, il n'y a donc pas plus de différence qu'entre *bonnet blanc & blanc bonnet* ; je veux dire, aucune. Je me trompe, j'y trouve une différence, qui consiste à ce que le second est beaucoup plus criminel ; car il astreint à une infinité de décrets sacrilèges, qui n'existoient pas encore, lorsque la Constitution civile du Clergé prescrivit le premier ; & quiconque des jureurs

(190) 1 ad Timoth. cap. 4, v. 2.

(191) 2 ad Timoth. cap. 3, v. 8.

se refuseroit à l'exécution d'un seul de ces décrets, seroit accusé d'être réfractaire à la loi, jugé coupable de lèse-nation, & condamné à exposer sa tête sous la hache meurtrière de la guillotine.

BENOIT. Dans la formule du serment, il n'est question ni de décrets, ni de constitution. Vous devez simplement jurer de maintenir la *liberté & l'égalité*.

LE CURÉ. C'est encore ce que je ne puis, car on ne peut plus se faire illusion : le serment de la *liberté & de l'égalité* renferme tous les décrets de la Constitution Française condamnés par l'Eglise. N'avez-vous pas été contraints vous-même par les Commissaires de la Convention d'adhérer formellement à la Constitution *dans tous les points* ? Le Duché de Savoie nous en fournit encore une preuve bien convaincante. Il est notoire que le Commissaire *Grégoire* n'a exigé des Savoisiens d'autre serment que celui que le Commissaire à *bonnet rouge*, le citoyen *Laurent*, exige de nous, celui de la *liberté & de l'égalité*. Les simples, pour avoir donné dans le piège, gémissent aujourd'hui sous le joug de l'esclavage, & sont enveloppés dans les ténèbres de l'erreur, n'ayant pour Pasteurs qu'un Evêque (192), & des Curés intrus. Tel est le malheureux sort qui vous attend. Maudit soit donc le serment de la *liberté & de l'égalité* ; il n'est pas concevable comment, je ne veux pas dire un Ecclésiastique catholique, mais un être raisonnable quelconque, peut se décider d'en faire la prestation.

(192) Mr. Panisset.

(94)
Messieurs les Ministres de l'Eglise de *Genève* viennent de donner à ce que j'apprends, un exemple bien propre pour confondre les Prêtres catholiques jureurs. Les Clubistes ont exigé d'eux le même serment ; un seul a eu la faiblesse de le prêter ; tous les autres, au nombre de 21, s'y sont absolument refusés, disant qu'ils le regardoient comme destructif de toutes les religions, de tout ordre social, par conséquent inadmissible dans aucun gouvernement policé.

BENOIT. Le Directoire affligé du départ de la presque totalité des Prêtres du Département, invite principalement les Curés, de retourner à leurs ouailles, les assurant par les propres termes de la proclamation, que le serment dont il exige la prestation, est fondé sur l'Evangile. Voici les termes : " O vous, Pasteurs ! confiderez, & que cette liberté, cette égalité, que vous jurez de maintenir, est conforme au plus saint précepte de l'Evangile ; qu'elle consiste uniquement à pouvoir faire tout ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes : à ne point faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Considérez-le, prêchez d'exemple au peuple. Le Conseil-général du Département vous y invite ; il vous met sous la sauve-garde de la loi " (193). Une invitation si évangélique, n'est-elle pas faite pour rendre tous les Curés à leur paroisse ?

LE CURÉ. Il faudroit être plus que simple, insensé, pour se fier à des imposteurs qui manquent

(193) Proclamation, page 4.

(95)
de parole à chaque instant, à des insectes conçus dans la fermentation, à des salamanders nés dans les flammes, à des sangsues alimentées de sang humain, à des monstres issus du désordre & du carnage, qui portent par-tout la torche de la discorde ; à des Circoncellions antropophages, qui guillotinent aujourd'hui les Prêtres & les honnêtes Citoyens, qu'ils ont mis hier sous la sauve-garde de la loi. Ces hommes dénaturés, ces impies, dont la voix est une clameur continuelle contre l'Evangile, & dont les œuvres sont un tissu d'abominations, que l'Evangile condamne, osent vous citer l'Evangile pour prouver leur exécration *liberté & égalité* (194) ; ne sont-ils pas des Judas qui prêchent la passion ? Le propre des hypocrites a toujours été de céler leurs funestes desseins sous les apparences de la vertu, comme celui des hérétiques de propager leurs erreurs par des applications fausses des divines Ecritures.

BENOIT. Que pensez-vous de la définition, qu'ils nous donnent de la *liberté & de l'égalité* ?

LE CURÉ. Je pense, que le *dire & le faire* des Français sont en contradiction ; que leurs expressions sont démenties par leurs actions ; car dans la *déclaration des droits de l'homme*,

(194) Leur existence ne date que du 10 Août de l'année dernière : c'est au milieu des forfaits commis à Paris, que les ennemis du trône & de l'autel ont fait retentir ce jour-là les cris de *vive la liberté, vive l'égalité*. Une populace effrénée accourt au sein de l'Assemblée pour la sommer de jurer avec elle la *liberté & l'égalité*. La populace est obéie, & le serment prononcé.

il est dit, ce que la proclamation de vos Commissaires contient, savoir, que *la liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui*; cependant les Français conquérans de la prétendue liberté, sont précisément le contraire; calomnies, injustices, vols, incendies, meurtres, régicide, renversement total de religion, sont l'ouvrage de leurs mains scélérates. Quelle affreuse discordance de conséquences avec un principe établi par des soit-disant philosophes! D'ailleurs, cette définition de la *liberté* est absolument fautive; car il s'ensuivroit, que chaque Citoyen auroit la liberté de parler, d'écrire, contre Dieu & contre la religion; celle de blasphémer & d'exercer publiquement des actes d'idolatrie; celle de se livrer à des espèces de luxure contre la nature les plus abominables, &c. &c tous ces crimes seroient permis aux yeux du tribunal de la justice Française. Pourquoi? parce qu'ils ne nuisent pas à autrui. Que pensez-vous, mon cher Benoît, de cette morale? Croyez-vous encore ce que porte la proclamation: que cette *liberté*, cette *égalité*, que je dois jurer de *maintenir*, au plus saint précepte est conforme de l'Evangile?

BENOÎT. Je crois que tous les efforts employés pour vous engager à jurer de les maintenir, sont inutiles.

LE CURÉ. Vous pensez juste. Je me ferois arracher la langue plutôt, que de la souiller par un serment, qui m'obligeroit à plier l'Evangile & les canons de l'Eglise, aux décrets de la France constitutionnelle; car en jurant de maintenir la liberté, c'est comme si je disois :

Je

Je jure, que le sacrement de pénitence, la confession (195) est un dogme contraire à la *liberté Française*; donc elle doit être abolie.

Je jure, que l'indissolubilité du mariage est la *perte de la liberté individuelle* (196), en conséquence je jure de ne regarder dorénavant le mariage que sous le rapport d'un contrat purement civil, par lequel l'homme gage une femme comme un maître gage une servante, se réservant la liberté de la renvoyer quand il le jugera à propos.

Je jure, que les vœux religieux & les engagements de chasteté perpétuelle sont *anti-sociaux*, & *contraires au droit naturel* (197), nonobstant le conseil évangélique qui les rend recommandables.

Je jure, en qualité de libre républicain, de ne plus obéir au Vicaire de Jésus-Christ, *puisque son siège est établi sous la domination d'une puissance étrangère*. Je jure, qu'en aucun cas, pour quelque cause & sous quelque prétexte que ce soit, je ne recourrai plus au

(195) M. François de Neuchâteau, dans son discours envoyé par ordre de l'Assemblée dans les 83 Départemens.

(196) Je rapporte le décret: « L'Assemblée Nationale considérant combien il importe de faire jouir tous les Français de la faculté du divorce, qui résulte de la liberté individuelle, dont un engagement indissoluble feroit la perte, après avoir décrété l'urgence, décrète que le mariage se dissout par divorce. »

(197) Décrété le 8 Juin 1790, sur le projet de décret proposé par M. l'abbé Sieyès, art. 17: *Nul individu ne pourra à l'avenir faire le vœu anti-social de rester célibataire toute sa vie.*

G

Pape. Je jure de ne donner une publication, ou exécution quelconque, à aucuns brefs, bulles, ou rescrits de la Cour de Rome (198).

Je jure, que je renonce à mon Evêque, véritable successeur des *Pantale, Irénée, Polycarpe, & Jean l'Apôtre*. Je jure de lui refuser l'obéissance que je lui ai promis. Je jure qu'à l'avenir, je ne reconnoîtrai pour Evêque qu'un schismatique, celui qui aura été élu par la voie du scrutin, & à la pluralité des suffrages du corps Electoral (199).

Je jure, de violer le serment de foi & hommage que j'ai fait à mon Prince, mon légitime Souverain, & pour jouir de la liberté française, je jure qu'il est un *despote, un tyran* (200), quoique je sois intimement persuadé du contraire.

Je jure, de maintenir la liberté dans le sens de la révolution. Ainsi je jure d'adopter, & de me conformer généralement à tous les décrets, quoique destructifs de la hiérarchie ecclésiastique, aussi contraires à l'institution divine, au dogme, aux saints canons, & à la discipline de l'Eglise, qu'ils soient ou puissent être.

Je jure enfin, d'être un chrétien parjure, un sujet parjure, un prêtre parjure. En foi de quoi je jure n'être plus catholique (201), & vouloir

(198) Ce sont les termes de la Loi.

(199) Conformément au décret.

(200) C'est ainsi que les membres de l'Assemblée qualifient indistinctement tous les Souverains.

(201) Déjà l'Assemblée regarde les jureurs comme non-catholiques; puisque dans son décret, qui accorde aux Prêtres, religieux, & religieuses qui se marient, l'exacte perception de leur traitement, elle les appelle les ci-devant Catholiques.

profiter de la *liberté* ou de la licence française, laquelle autorise un chacun de vivre au gré de ses passions, abhorrant l'Evangile, qui leur déclare une guerre continuelle. Telles furent, si non explicitement, du moins implicitement, les horribles dispositions de celui qui a prêté le serment de la *liberté*. Il a même fait intervenir, comme garant de sa fidélité, le nom sacré du Tout-Puissant & la justice du ciel. Comment n'a-t-il pas craint d'être écrasé par un coup de foudre, au moment qu'il l'a prononcé?

BENOIT. Je ne suis plus surpris que votre religion, jointe au civisme que vous avez toujours manifesté, se soit refusé de prêter l'infâme serment de la *liberté*, qui renferme cette multitude d'impiétés, dont le récit fait glacer le sang dans mes veines: mais ne pouvez-vous pas jurer de maintenir du moins l'égalité? Peut-être ne contient-elle pas un sens aussi pervers que la *liberté*.

LE CURÉ. L'une & l'autre sont deux sœurs prostituées, qui ont enfanté le monstrueux code de la constitution française, devenant l'idole de nos nouveaux républicains. Je compare l'égalité comme la *liberté*, à une fille de débauche, belle de visage, & d'une taille majestueuse, qui sous un ajustement riche, affectant un air de bienfaisance, promet de grands avantages, une fortune brillante à ceux qui voudront entrer dans ses vues criminelles, & lui jurer fidélité. Hélas! elle a réussi dans ces moyens de séduction. Plusieurs sont dupes de ses vaines promesses, tous les jureurs, qui ont fait le sacrifice de leurs biens réels, pour courir après des éphémères, & qui

aujourd'hui sont ligues pour élever un trône à l'irréligion & à l'anarchie. Dieu veuille me préserver d'augmenter le nombre de ces malheureux, par la prestation du serment sur *l'égalité*. Voulez-vous savoir quel est le sens de ce serment ?

BENOIT. Oui, Monsieur; ayez la bonté de me l'expliquer.

LE CURÉ. D'après les intentions connues par les discours, les écrits & les opérations des législateurs, le voici. Ecoutez & frémissiez :

Je, ministre de l'Eglise catholique, jure de maintenir *l'égalité*, qui nivèle toutes les autorités du gouvernement, toutes les places dans le civil, & tous les grades de la hiérarchie ecclésiastique; de sorte que le Prince comme les sujets, les ecclésiastiques comme les laïcs, ne seront plus à mes yeux que de simples citoyens, tous également éligibles aux charges quelconques de juge criminel, de bourreau (202) de la République.

Je jure de maintenir *l'égalité*, qui confond les pouvoirs des ministres du culte. En conséquence, je jure que le Pape, les Evêques & les Curés, ont *égale* juridiction (203). Je jure, que l'Evêque est indépendant du Pape, le Curé indépendant de l'Evêque; je jure de méconnoître entre le Pontife & le Prêtre, entre le Curé & le Vicaire, toute distinction qui n'auroit pas été établie par la nation.

(202) Au mépris de l'irrégularité. Cap. Sententiam. *Ne clerici vel monachi.*

(203) Hérésie presbytérienne, enseignée par Aérius, & soutenue par Wicleff, comme le déclare Benoît XIV, dans son traité du Synode diocésain, L. 13, c. 1, art. 2.

Je jure de maintenir *l'égalité*, qui accorde aux Prêtres, aux religieux & aux religieuses, la faculté de se marier, malgré que le Concile de Trente frappe d'anathème ceux qui disent, que *les ecclésiastiques engagés dans les ordres sacrés, ou les religieux obligés à la chasteté, par la profession solennelle, peuvent se marier* (204).

Je jure de maintenir *l'égalité*, qui proscriit le costume ecclésiastique. Ainsi, au mépris des saints canons, je foule aux pieds mes habits sacerdotaux, trouvant avec Mr. l'abbé Sieyès, que *ce seroit affecter un orgueil trop ridicule chez un peuple libre, de porter dans la société la prétention de se distinguer des autres par un habit exclusif* (205).

Je jure de maintenir *l'inégale égalité*, qui respectant les possessions des ministres protestans, envahies à l'Eglise, dépouille les ministres catholiques des leurs; qui nonobstant toutes excommunications (206), s'empare des biens des Monastères, expulse nos zélés coopérateurs dans la vigne du Seigneur, les RR. PP. Capucins, & à l'exemple de Luther, chasse de leur asyle les vierges vouées à Dieu, nos pieuses Religieuses *Annonciades & Urselines*, pour les rendre au monde profane, ou plutôt à Satan, qu'elles avoient abjuré.

Je jure de maintenir *l'égalité*.

Je jure finalement de maintenir *l'égalité*, & d'observer ponctuellement la loi. Or comme la

(204) Concil. Trident. sess. 24, can. 9.

(205) Art. 19 du décret provisoire.

(206) Lancées par Boniface I, Jean XXII, & le concile de Tolède, tenu en 638.

loi, d'après l'explication des droits de l'homme, est l'expression de la volonté générale; ou comme il est dit dans l'adresse envoyée aux Français de la part de l'Assemblée Nationale : *La nation c'est vous ; la loi c'est encore vous, c'est votre volonté* (270). Ainsi je jure de concourir de toutes mes forces aux vols, meurtres, sacrilèges & forfaits quelconques, dont la volonté générale de la nation, ou la pluralité des citoyens aura exprimé l'exécution. Voilà le sens du serment de la liberté & de l'égalité, que l'on ose exiger des Prêtres fidèles à leurs engagements. Mais on nous donneroit l'or, l'argent & les présents dont le Roi *Antiochus* fit offre à *Mathathias*, nous dirons toujours comme ce Grand-Prêtre : *Dieu nous soit propice . . . nous ne sacrifierons jamais aux idoles, (à la liberté, à l'égalité,) nous ne transgresserons pas les préceptes de notre loi, pour marcher dans une voie opposée* (208).

BENOIT. Vous ne disconvenez pas, Mr. le Curé, que les mots *liberté & égalité* sont significatifs de bonnes choses. Eh bien, faites une restriction mentale, & jurez de les maintenir, quant au sens catholique, dont vous les connoissez susceptibles. Par-là vous ne trahirez pas votre conscience, & nous aurons le bonheur de vous conserver.

(207) Rien de plus incendiaire que ces expressions. Que ne doit-on pas craindre des scélérats, que l'autorité suprême de l'Etat flatte, en leur disant : *La Loi c'est vous, c'est votre volonté*, sinon ce déluge de maux qui inondent la France?

(208) Machab. cap. 2, v. 18 & seq.

LE CURÉ. Vous paroissez avoir oublié les principes que je vous ai enseignés dans mes catéchismes & sermons. Si j'avois la foiblesse de suivre votre conseil, je me croirois d'abord un insigne menteur, puisque je parlerois contre ma pensée, pour tromper le Directoire; & en appelant Dieu en témoignage de mon mensonge, je me croirois également parjure; qualification que St. *Augustin* donne à quiconque profère les paroles du serment, sans vouloir répondre à l'intention de celui qui le lui a imposé (209).

Je serois aussi un imposteur, puisque j'affecterois un civisme que je n'aurois pas dans l'ame; & je passerois aux yeux du public comme un apostat, puisque par ma dissimulation j'abjurerois extérieurement ma foi, comme celui qui, effrayé par les menaces de la mort, fléchiroit les genoux devant un idole, dans l'intention d'adorer le vrai Dieu. On ne peut plus douter que l'intention des Français constitutionnels soit, que celui qui prête le serment de la liberté & de l'égalité, jurât de vouloir se soumettre aux décrets qui portent atteinte à la religion. Ainsi le jureur, malgré qu'il pense le contraire, fait toujours le semblant de renoncer à sa foi. Or, il n'est permis dans aucun cas de feindre, en matière de religion. *La foi dans le cœur ne suffit pas*, dit l'Apôtre, *il faut la professer de bouche pour être sauvé* (210).

Enfin, en suivant votre conseil, je donnerois à mes Paroissiens un très-mauvais exemple, celui d'accepter la constitution civile du Clergé de France, condamnée par l'Eglise.

(209) Sanctus Augustinus, littera 125.

(210) Ad Romanos cap. 10, v. 10.

BENOIT. Nous connoissons votre façon de penser sur la constitution Française; ainsi en jurant vous ne scandaliserez personne.

LE CURÉ. Vous vous trompez. Je fais que parmi le nombre de mes paroissiens & de nos voisins, quelques-uns sont dans le doute, si la dite constitution renferme des décrets contraires à la religion; ainsi mon exemple leur ôteroit tout doute, & je les entraînerois par-là dans l'abîme. D'ailleurs, je leur donnerois l'exemple de transgresser le précepte divin: *Tu ne prendras pas le nom du Seigneur ton Dieu en vain* (211): encore celui de *jurer sans avoir la volonté de jurer*, qui est une proposition condamnée par *Innocent XI*. Enfin, celui de se servir de restrictions purement mentales dans un serment quelconque, ce qui seroit évidemment contraire au bien de la société, qui exige que les hommes, & dans le commerce, & dans les contrats, & dans la conversation, manifestent leurs sentimens d'après la signification naturelle des mots dont ils se servent; sans cela, l'un se défieroit continuellement de l'autre, puisqu'il auroit lieu de craindre que son contractant n'ait agi avec supercherie. Bref, nous ne pouvons parler *mentalement* qu'à nous-mêmes ou avec Dieu; lorsque nous voulons parler avec des hommes, nous devons nous servir de termes intelligibles. C'est pourquoi *St. Isidore* dit, que celui qui jure avec restriction mentale, se rend coupable de deux crimes; parce qu'il prend le nom de Dieu en vain, & parce qu'il trompe son prochain (212).

(211) Exodi cap. 20, v. 7.

(212) *S. Isidorus* Lib. 2, *Sent.* cap. 31.

Voyez dans quelle multitude de péchés le serment avec restriction mentale m'entraîneroit; & vous prétendez que je ne trahirois pas ma conscience! Souvenez-vous que le serment est un acte religieux, qui doit être fait avec une loyale sincérité, surtout de la part d'un Pasteur, dont le devoir est d'éclairer ses Paroissiens par une franche démarche, & non les induire à l'erreur par une lâche & sacrilège simulation. Point de feinte, point de masque, quand il est question de montrer sa religion à découvert. *Celui qui aura rougi de me reconnoître & de pratiquer ma doctrine*, dit le Seigneur, *le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsque dans sa majesté il viendra juger les vivans & les morts* (213). *Eléasar* ne voulut jamais acquiescer aux instances de ses amis, qui, pour lui sauver la vie, conseilloyent de se faire *apporter des viandes dont il lui étoit permis de se nourrir, & de faire le semblant de manger des viandes de porc.* — *Je mourrai*, répondit ce fidèle observateur de la loi, *plutôt que de scandaliser plusieurs jeunes gens par ma simulation* (214).

BENOIT. Je crois avoir ouï dire, que Son Altesse avoit conseillé, en 1790, aux Ecclésiastiques de la partie de son Diocèse, située en Alsace, de prêter avec restriction, le serment exigé d'eux par la Nation. Or, puisqu'une restriction *mentale* ne peut tranquilliser votre conscience, jurez de maintenir la *liberté & l'égalité*, avec toutes les modifications, conditions, explications, réserves, restrictions *verbales* que vous jugerez

(213) *Lucæ* cap. 9, v. 13.

(214) 2 *Machab.* cap. 6, v. 25.

nécessaires, il fera certainement reçu & agréé par le Directoire du Département.

LE CURÉ. Si ce que vous croyez avoir ouï dire est vrai, soyez persuadé que la restriction conseillée par notre Révérendissime Ordinaire, n'étoit pas une restriction *mentale*, mais une *verbale*, qui devoit être intelligiblement exprimée. Ce conseil donné dans un tems où les sentimens de l'Assemblée étoient encore douteux, & où le Pape n'avoit pas prononcé, étoit sage; il empêchoit le loup d'entrer dans la bergerie : mais dès le moment que la France s'est déclarée ne vouloir pour bergers que des loups, toutes restrictions, même verbales, deviennent inutiles.

BENOIT. Comment cela?

LE CURÉ. Je vous l'ai déjà dit : jurer de maintenir la *liberté & l'égalité* Françaises, c'est jurer d'observer dans *tous les points*, les décrets de l'Assemblée & de la Convention Nationales. Telle est la volonté des législateurs; tel le sens que donnent au serment ceux qui l'imposent & le reçoivent; telle l'explication des patriotes qui l'entendent prononcer. Après cela, que serviront les restrictions de conserver la religion catholique, à celui qui jure d'observer des décrets, lesquels il fait contenir des maximes diamétralement opposées à cette même religion catholique? Pas plus qu'à un Hébreu qui jureroit d'observer l'*Alcoran*, à condition qu'il lui fût permis de suivre les loix de son *Talmud*; pas plus qu'à une femme libertine, qui, en commettant un adultère, protesteroit ne vouloir être infidèle à son mari. Ainsi toutes les restrictions sont frivoles, les protestations illusoires, les conditions censées

ne pas être opposées que pure plaisanterie. Elles ne peuvent légitimer un serment intrinsèquement vicieux, qui nécessairement doit faire triompher les méchans, entraîner dans l'erreur les chancelans, & attrister les fervens catholiques. *Malheur à celui qui donne scandale; ce seroit un bien pour lui, qu'on lui attachât au col une meule de moulin, & qu'on le jettât au fond de la mer* (215).

J'aime encore à vous observer, que vous donniez à faux, lorsque vous assurez que le Directoire admettra toutes les conditions dont je revêtirais mon serment. Il admettroit peut-être des restrictions générales, mais certainement aucune particulière; par exemple, celle qui excepteroit le décret du *divorce*, ou un autre décret quelconque. Le Directoire, en partant de ses principes constitutionnels, ne doit pas même recevoir des restrictions, des modifications pareilles; & s'il les recevoit, je serois néanmoins inscrit dans le protocole, avoir juré purement & simplement.

BENOIT. Hélas! nous avons tous fait ce maudit serment. Est-il valable? nous oblige-t-il?

LE CURÉ. Je fais que vous l'avez prêté; voilà précisément le sujet de mon chagrin, puisque par-là vous avez tous grièvement péché : si du moins la bonne foi, & une ignorance invincible, (qui n'est guère à présumer,) ne vous excuse devant celui qui est le Scrutateur des cœurs! Pour répondre à votre première demande, je dis, après les saints Pères, les théologiens, les canonistes & les jurisconsultes, qu'un serment forcé, & fait

par une erreur substantielle de la part de celui qui n'a ni l'intention de jurer, encore moins celle de s'obliger, qu'un serment sur-tout contre la justice & la religion, imposé par une autorité sans qualité, est nul : or tel a été votre serment. La Convention Nationale n'a, en France, qu'une autorité semblable à celle dont *Cromwel* s'étoit emparé en Angleterre, une autorité usurpée. Ainsi elle n'a pas plus de pouvoir d'exiger un serment, que l'auroit une bande de *Cartouche*. D'ailleurs cette horde d'impies ne regarde pas elle-même le serment comme un acte de religion, puisqu'elle le viole à chaque instant. Nous pouvons comparer ses membres aux *Bachide* & *Alchim*, qui violèrent la foi aux enfans d'Israël, desquels il est dit : *il n'y a en eux ni vérité ni jugement ; car ils n'ont pas tenu ce qu'ils nous ont promis ; ils ont transgressé le serment qu'ils ont fait* (216). Les membres de l'Assemblée ont été *infidèles à la Nation*, puisqu'ils ont agi contre le vœu de leurs commettans ; *infidèles à la loi*, puisqu'ils se sont écartés de leurs décrets ; *infidèles à leur Roi*, puisqu'ils l'ont détrôné ; & les membres de la Convention s'arrogent le droit de dispenser, dans les sermens même légitimes, comme les garnisons de *Mayence* & de *Condé*, faites prisonnières par les Puissances coalisées contre la France, nous en fournissent récemment des exemples.

Je réponds à votre seconde demande, que le serment de la *liberté* & de l'*égalité* ne vous oblige qu'à demander pardon à Dieu, & faire pénitence,

(216) Lib. I. Machab. cap. 7, v. 8.

pour autant que vous croirez avoir été rebelles à notre mère la sainte Eglise, & au Prince, notre légitime Souverain. Seroit-il même un serment valable, vous ne seriez tenu à rien autre ; car selon la règle du droit (217), *un serment contre les bonnes mœurs* (à plus forte raison contre la religion,) *n'oblige point*. Il ne peut être *un lien d'iniquité* (218).

BENOIT. Que risquez-vous donc de prêter un serment nul, un serment qui n'oblige point ?

LE CURÉ. Je risque le tout, quand je risque de perdre mon âme. Quoique le serment que l'on exige de moi, ne m'obligeroit pas de réaliser mes promesses, qu'il me feroit même défendu de les exécuter, comme à un fils celles qu'il auroit faites de tuer sa mère, j'aurois toutefois péché mortellement en le prêtant. Observez que si la Convention Nationale a poussé l'impiété au point de ne faire aucun cas du serment, elle fait cependant qu'il est en vénération chez les bons catholiques, sur-tout parmi les Ministres de l'autel. C'est pourquoi elle l'exige de nous, très-persuadée de notre fidélité à remplir nos engagements. Ainsi en jurant, je me déclare en faveur de la constitution, j'approuve ses décrets, & par un acte, pas moins authentique que solennel, j'embrasse la religion constitutionnelle ; en un mot, je deviens apostat.

BENOIT. Les raisons qui vous empêchent de faire le serment, ne peuvent être plus légitimes. Mais vous, Pasteur vigilant ! abandonnerez-vous

(217) Regula 30, in 6.

(218) C. quando de jurejurando.

le troupeau qui vous est confié ? Vous , père tendre ! quitterez-vous des enfans qui se morfondent en larmes d'être privés de tous secours spirituels ?

LE CURÉ. Vous ne pouvez douter , que rien au monde n'est pour moi plus douloureux que de me voir dans la fatale nécessité de me séparer de mes Paroissiens. J'en suis inconsolable , & mêle mes larmes à celles de ces bonnes gens qui m'honorent de leurs pleurs & de leurs regrets. Mais ne serois-je pas un malheureux , si , cédant à une tendresse criminelle , je retournois pour leur donner l'exemple du parjure ? Je lis que les *Athanase* , *Chrysostome* , *Narcisse* , *Ambroise* , *Cyprien* , & plusieurs autres saints Pasteurs , se sont éloignés de leur troupeau dans les tems de persécution ; mais je n'ai jamais trouvé qu'ils eussent trahi leur conscience , pour ménager à leurs ouailles des secours spirituels. Un bon pasteur doit à ses ouailles des soins réels & pressans , non pour les égarer , mais pour les conduire dans la voie du salut , & les paître de la parole de la vie éternelle. A ces considérations , j'ai cru devoir imiter le prudent matelot , qui , dès que le vaisseau a fait naufrage , gagne le port à la nage , afin de tendre une main charitable à ceux des submergés qui luttent entre les vagues contre les dangers de la mort. Je me suis retiré à la proximité de ma Paroisse , pour être à la portée de donner des secours salutaires , & abreuver des eaux pures de la doctrine de l'Eglise , ceux d'entre mes Paroissiens qui ne voudront pas boire dans la coupe pestiférée de l'hérésie , & se laisser entraîner dans le schisme. D'ici je puis les secourir ; de retour dans

ma Paroisse , ne voulant pas jurer , je ne pourrois leur être d'aucune utilité ; car bientôt je serois ou renfermé , ou déporté , ou guillotiné.

BENOIT. Pensez-vous au danger auquel votre refus du serment nous expose : à celui de vous voir remplacé par un intrus qui nous égarera ?

LE CURÉ. J'y pense certainement , & la triste pensée que dans peu vous aurez , hélas ! non-seulement un Curé , mais aussi un Evêque schismatique , est précisément la cause de mon chagrin & la source de ce torrent de larmes que vous avez vu couler de mes yeux. Ce qui aggrave encore ma douleur extrême , est mon impuissance de détourner le fléau qui vous menace. S'il est défendu à tous chrétiens de commettre un péché , même le plus léger , dire un mensonge facétieux , duquel il résulteroit un grand bien ; il est bien moins permis à un Pasteur de faire un parjure pour se conserver à ses ouailles. D'ailleurs , une fois devenu apostat , de quelle utilité pourrois-je être à votre avancement spirituel ? Si ou les menaces , ou la crainte , ou un vil intérêt , ou une passion quelconque étoit capable d'arracher de ma bouche le serment sacrilège , ces mêmes motifs ne feroient-ils pas assez puissans pour m'engager de vous entraîner avec moi dans l'apostasie , en vous prêchant la constitution , au lieu de vous annoncer les vérités de l'Evangile ? Ah ! que mon ange tutelaire me preserve d'une scélératesse pareille. Hélas ! si dans les secrets jugemens de la justice divine , quelques-uns de mes Paroissiens doivent être égarés , qu'ils le soient plutôt par un étranger que par moi. Si quelques-uns d'entr'eux , en adoptant la constitution Fran-

caïse, veulent abjurer la foi, ils en sont fort les maîtres; pour moi, je l'ai en exécration, désirant de vivre & de mourir enfant de notre mère la sainte Eglise catholique, apostolique & romaine.

BENOIT. Ah! Monsieur le Curé! ce sont bien là aussi mes vœux. Le Seigneur soit loué, pour les grands avantages que mon âme a retiré de l'entretien que j'ai eu le bonheur d'avoir avec vous aujourd'hui. Vos leçons ont levé le bandeau qui couvroit mes yeux. En découvrant la séduction enchanteresse qui m'avoit ébloui, je reconnois enfin les pressans motifs qui vous ont décidé à persister dans votre refus pour le serment. J'en ferai part à ma Communauté, qui sera toute désolée de la perte de son Curé, sur-tout dans les circonstances présentes. J'espère que le bon Dieu aura pitié de nous, & que votre absence ne fera pas de longue durée.

LE CURÉ. Rien ne peut être pour moi plus consolant dans ce moment, que de vous savoir dans les heureuses dispositions à recevoir les impulsions de la grace, qui réveille votre espérance, qui rassure votre confiance, & qui ranime votre foi depuis long-tems languissante. Espérez en Dieu; mettez en lui toute votre confiance, & croyez que lui seul peut détourner la tempête qui gronde sur nos têtes. Levez les mains vers le ciel; priez, & dites avec Pierre, luttant contre les flots: *Seigneur, sauve-nous; nous allons périr* (219). Vous aurez lieu d'espérer que le Père des miséricordes opérera un miracle semblable à celui qu'il fit en faveur des Apôtres, qui au

(219) Mathæi cap. 8, v. 25.

milieu d'un violent orage, craignoient que leur barque ne fût engloutie dans la mer. Vous vous rappelez ce prodige: *Dieu commanda aux vents & à la mer, ensuite la tranquillité fut aussitôt rétablie* (220). Encore une fois; mettez en Dieu toute votre confiance, priez-le avec ferveur, & vous ne tarderez pas de dire comme le Prophète: *Lorsque j'étois dans la tribulation, j'ai invoqué le Seigneur, & il a daigné m'exaucer* (221). Cependant, souvenez-vous que *Dieu ne se rend point aux vœux des pécheurs. Il n'exauce que ses fidèles serviteurs, ceux qui accomplissent sa volonté* (222). C'est pourquoi, détestez souverainement vos péchés, & priez en pécheur contrit, humilié, & sincèrement pénitent. Nous ne pouvons douter que ce sont nos péchés qui ont attiré sur nous les maux qui nous désolent.

BENOIT. Hélas! sur-tout les miens, dont le nombre est très-considérable, principalement depuis que j'ai commencé à donner dans la maudite philosophie. Je reconnois mon aveuglement, j'en gémis, mais peut-être trop tard!

LE CURÉ. Jamais trop tard, pourvu que votre conversion soit aussi sincère que fut celle des *Israélites*. Lorsque l'arche sainte fut tombée entre les mains des *Philistins*, chaque individu du peuple de Dieu attribua cette perte à ses infidélités, & fit, en expiation d'icelles, à l'exhortation de *Samuel*, une rigoureuse pénitence. On ne vit plus que tristesse, que deuil, que larmes; on n'entendit plus que soupirs, que sanglots (223).

(220) Ibid. v. 26.

(221) Psalm. 119, v. 1.

(222) Joan. cap. 9, v. 31.

(223) Lib. 1, Regum, cap. 1 & 7.

Egalement, après la profanation du temple de *Jérusalem*, le peuple fidèle se retira sur les montagnes, où il *déchira ses vêtemens, tomba face contre terre, & jettant des cris de repentir, il couvrit sa tête de cendres* (224). Aujourd'hui l'arche de la nouvelle alliance, nos saints tabernacles, vont tomber entre les mains des schismatiques, des intrus; déjà nos autels sont renversés dans les Eglises, des Monastères supprimés; nos temples sont profanés; personne ne gémit, personne ne change de conduite, personne ne fait la moindre pénitence. Dieu eut pardonné à *Sodome*, s'il y avoit trouvé dix justes habitans (225). Seroit-il possible qu'il n'en trouvât pas autant parmi nous? Du moins, commencez à le devenir, vous & votre épouse: le nombre de ceux qui suivront votre exemple, augmentera successivement. Pour lors espérez que le Seigneur, en égard à votre conversion, dira à l'ange désolateur: *cessez d'appesantir votre bras sur mon peuple* (226). Par une humble confession de vos péchés, & la volonté sincère de satisfaire à la justice divine, vous ferez les enfans chéris du plus tendre des Pères. Par vos prières humbles & constantes, vous obtiendrez de lui la grace de voir renaître le calme dans notre malheureuse Patrie. Vous verrez, comme dit un savant (227), ce torrent impétueux, dont les flots courroucés vous allarmement, s'arrêter. Le Tout-Puissant fera réjaillir

(224) Lib. I. Machab. cap. 4, v. 45.

(225) Gen. cap. 18, v. 32.

(226) Lib. I. Paralip. cap. 21, v. 15.

(227) Le rédacteur de la brochure intitulée: *Motifs de confiance, & règles de conduite pour le tems présent.*

l'éclat de la religion du sein même des abîmes, où elle vous semble devoir périr, & ne tardera pas de me rendre à ma Paroisse, pour y faire réentir des chants d'allégresse, & y faire revivre cet esprit de ferveur qui a sanctifié nos pères, les enfans de l'Eglise naissante.

BENOIT. Le déclin de ce jour seroit pour ma Commune, & toute la Paroisse, l'aurore le plus brillant, si j'avois le bonheur de vous ramener avec moi; mais puisque toutes les instances seront inutiles, aussi long-tems que le Directoire de notre Département persistera d'exiger de vous le serment à jamais maudit, j'ai l'honneur de prendre congé de vous, en me recommandant à vos prières, & à la continuation de vos bons conseils. Rien ne peut me consoler que la flatteuse espérance de vous voir reprendre la houlette de votre troupeau.

LE CURÉ. Vous partez, cher *Benoît*! vous retournez dans vos foyers! Vous allez rejoindre vos parens & vos amis, mes Paroissiens! Qu'il est douloureux à un père, d'être violemment séparé de ses enfans! Je sens combien dit vrai Salomon: *les efforts d'un cœur tendre peuvent être assimilés à ceux de la mort même* (228). Cruelle liberté Française! qui ne me laisse que la fatale disjunctive d'être ou parjure, ou la victime de sa haine contre l'Eglise & ses ministres; mais puisqu'il plaît au Seigneur d'exercer dans ces jours de calamité publique, la patience des justes, & de purifier par le feu de la tribulation les pécheurs, je me soumets avec une parfaite résignation, aux dé-

(228) Cant. cap. 8, v. 6.

crets de sa divine Providence, préférant l'exil & dans mon exil, la privation de tous les avantages temporels, plutôt que de renoncer à ma religion par un serment inique & sacrilège. Allez donc, mon cher *Benoît*, retournez chez vous. Je souhaite que vous ayez, comme autrefois le jeune *Tobie*, l'ange du Seigneur pour compagnon de voyage (229). Saluez cordialement de ma part, mes chers Paroissiens. Je les exhorte par votre organe, d'implorer avec confiance la miséricorde divine, par la puissante intercession de la Sainte Vierge, miraculeuse au *Vorbourg*, & celle des glorieux saints patrons de notre Patrie, les Saints *Germain*, *Randoalde*, &c. &c. Assurez-les, mes Paroissiens, que je ne les oublierai jamais dans mes foibles prières, & que j'appliquerai tous les dimanches & fêtes, le saint sacrifice de la messe, afin d'obtenir par les mérites de J. C. une prompte délivrance de leur captivité, pas moins dure qu'autrefois celle des Israélites sous l'oppression des Egyptiens (230). Je crois que nous tendons à cette heureuse époque. Nous avons un *Moïse* libérateur dans la personne de notre auguste Souverain, Sa Majesté Impériale. Il paroît que le Dieu des armées s'est déclaré en faveur de ses armes & de celles de ses alliés. Le nombre de ses victoires est un présage, que le Roi des Romains, le défenseur de la Religion, obligera dans peu les sans-culottes d'évacuer notre pays, qui a l'avantage de faire partie de son Empire. Ce puissant & religieux Monarque nous rendra enfin notre bon Prince, & nous maintiendra dans la

(229) Tobie cap. 5, v. 27.

(230) Exodi cap. 3 & seq.

foi catholique, que les impies auront inutilement tâché de nous enlever.

BENOÎT. Que le ciel veuille réaliser vos vœux ! En attendant, des règles de conduite me seroient non-seulement utiles, mais nécessaires dans notre affligeante position. Cependant, comme il se fait tard, je ne saurois rester plus long-tems pour les recevoir aujourd'hui de vive voix. Je vous prie de les mettre par écrit ; je viendrai les chercher aux premiers jours, tant pour ma direction, que pour celle de mes combourgeois, qui désirent se conserver dans la croyance de nos pères. Adieu, cher & estimable Curé.

LE CURÉ. C'est avec bien du plaisir, que je vais d'abord commencer à tracer le plan que vous demandez ; je vous suis même obligé de l'occasion que vous procurez à votre Pasteur, de pouvoir paître ses ouailles depuis le lieu de son exil. Je vous félicite des heureuses dispositions de votre ame, laquelle je compare à un champ propre à recevoir cette semence, qui produira en vous les fruits de la vie éternelle. Votre *subit changement d'opinions ne peut être que l'ouvrage de la main du Très-Haut* (231). En attendant le moment où je pourrai vous remettre les règles que vous exigez, tous les jours peuvent être accompagnés de circonstances pour les bons catholiques, très-embarrassantes, sur-tout si tout-à-coup il étoit question de procéder à l'élection d'un Evêque & Curé constitutionnels ; je vous remets donc deux brochures ; une petite de 36 pages seulement, qui a pour titre : *motifs de confiance*

(231) Psalmo 76, v. 11.

Et règles de conduite pour le tems présent ; ou réponse d'un ami à son ami. L'autre est intitulée : *instruction à l'usage des fidèles du diocèse de Genève.* Lisez-les avec attention, principalement la dernière, depuis la page 48 jusqu'à la 64 ; vous y trouverez de souverains préservatifs contre les erreurs du tems.

La prière & la vigilance sont les armes dont vous devez vous servir dans la guerre présente. St. Pierre écrivoit aux fidèles dispersés : *Veillez, mes frères ! car votre ennemi, le diable, comme un lion rugissant, court autour de vous, cherchant à vous dévorer ; résistez-lui fermes dans la foi* (132). Soyez sur vos gardes : fermez l'oreille à la séduction, & n'ayez aucun rapport avec les soit-disant philosophes, les seuls partisans de la révolution Française. Vous les connoîtrez aux notes qui les caractérisent. Quand vous saurez un homme naturellement vain, orgueilleux, fier, fourbe, traître, menteur, pétri d'amour-propre ; d'une imagination exaltée, méprisant & persécutant l'homme juste ; défiez-vous de lui, de quelle extraction & condition qu'il puisse être ; il porte la livrée de la philosophie. Quand vous entendrez un homme ordinairement se louer, médire, calomnier, lâcher des propos sales & irréligieux ; se railler des cérémonies de l'Eglise, attaquer sa discipline, parler avec mépris du Pape, des Evêques, & généralement de tous les ministres des Autels ; défiez-vous encore de lui, & évitez-le comme l'approche du serpent. Quand vous verrez un homme négligent à fréquenter les saints

(132) 1 Petri cap. 5, v. 8.

Sacremens, s'absenter par habitude des offices de la Paroisse, rarement paroître dans le temple du Dieu vivant, sans une indécence marquée au coin de l'irréligion ; mener une vie molle & oisive ; faire peu de cas des préceptes du jeûne, de l'abstinence & de la sanctification des fêtes ; se livrer au vice, & se vautrer, comme un cochon, dans la fange du libertinage ; hélas ! défiez-vous de lui, il est un égoïste qui fuit les maximes de la philosophie ; maximes en contradiction avec celles de l'Evangile. Il est dans l'ame ennemi de cette religion sainte, qui condamne sa conduite criminelle.

Gardez-vous aussi de lire jamais aucuns écrits composés par un philosophe ou un constitutionnel ; vous savez combien ces libelles vous ont été funestes. Si vous deviez avoir un Evêque ou des Curés intrus, évitez toute communication dans les choses saintes avec eux. Le Seigneur vous a ménagés des Prêtres orthodoxes, des zélés défenseurs de la foi, chez qui vous pouvez facilement avoir accès & trouver des ressources. Je suis dans votre voisinage. Les fervens Religieux de l'Abbaye de *Bellelâi*, & MM. les Ecclésiastiques retirés dans la Prévôté de *Moutiers Grand-Val*, qui, à la faveur de leur alliance avec MM. les Suisses, ont eu le bonheur d'avoir évité la persécution. Vous avez encore MM. les Curés du Canton de *Soleure*, les RR. PP. Capucins de *Dornach*, les zélés Religieux de l'Abbaye de *Notre-Dame de la Pierre*, qui tous aux frontières de la Principauté, sont autant de sources abondantes, qui font couler des eaux pures de la saine doctrine pour tous ceux qui en sont

altérés. Nul de nos concitoyens, qui sous différens prétextes ne puisse s'y rendre de tems à autre, pour y faire ses dévotions.

Il n'est aucun Département dans toute l'étendue de la malheureuse République Française, à qui Dieu ait accordé autant de moyens faciles de salut. Témoignez-lui votre juste reconnoissance par des œuvres de pénitence, & par l'exacte observance de ses préceptes. Je finis notre entretien de ce jour par le premier & le dernier article du symbole de St. *Athanase*. Dans ces tems de persécution, faites-en le sujet de vos méditations: *Quiconque veut être sauvé, doit avant tout professer la foi catholique* (233). *Quiconque ne croit pas fermement ce qu'elle enseigne, & ne pratique pas fidèlement ce qu'elle commande, ne pourra être sauvé* (234).

O. A. M. D. G.

(233) Symb. Sancti Athan. art. 1.

(234) Idem, art. ultimo.